LE DOSSIER 84

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS
EDITEURS
PARIS

Mme Guise

Le dossier 84

ROMAN POLICIER

par PAUL DARGENS

CU266

PP19178

2 €

CHAPITRE PREMIER

UN VOL AU MINISTÈRE

Ce matin-là, dans l'une des grandes salles du somptueux palais de la Consulta, le ministère des Affaires étrangères de Rome, le conseil des ministres du royaume d'Italie était assemblé.

L'honorable M. Forti, chef de l'actuel cabinet et ministre des Affaires étrangères, présidait.

— Eh bien! quoi de nouveau au sujet du dossier 84? interrogea-t-il.

La question s'adressait à M. Matza, ministre de l'intérieur.

— Rien, absolument rien! répondit l'interpellé.

— Que fait donc la police? dit quelqu'un.

— Ses recherches sont restées vaines. Elle n'a pu découvrir la trace des mystérieux voleurs qui ont dérobé ce fameux dossier 84 dans le bureau de mon chef de cabinet.

— Cependant, ce vol remonte déjà à un mois et demi...

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 83.

— Si vos subordonnés sont incapables, changez-les, reprit un autre membre de l'assemblée.

— Il est inadmissible qu'un cambriolage opéré avec autant d'audace dans un ministère demeure impuni.

— Surtout lorsque l'objet du vol est un dossier secret de la plus grande importance et dont la disparition met le gouvernement en fausse position vis-à-vis du pays. Le parti de l'opposition au Sénat ne manquera pas de s'en faire une arme contre nous, conclut le ministre de la guerre.

— Avez-vous lu le *Journal de Naples* de ce matin ? interrogea M. Bastiani ministre de la Justice, en tirant la feuille de sa poche. Il y a, à la quatrième page, un entrefilet visant certainement le vol du dossier 84. Cela prouve que l'histoire commence à être connue dans le public, malgré toutes nos précautions.

Et, au milieu du silence général, M. Bastiani lut les lignes suivantes :

« Les scandales du ministère de l'Intérieur.

« Dans le ministère désigné, on avait réuni certaines pièces compromettantes visant les agissements délictueux d'un roi du trust. Des poursuites allaient être exercées, mais, un beau jour, les pièces disparurent. Depuis, on cherche au ministère.

« Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette aventure vraiment incroyable et qui montre en quelles mains se trouvent les rênes du gouvernement... »

— Monsieur Matza, il faut qu'à tout prix vous retrouviez le dossier 84! s'écria le président du conseil.

.....

— Un seul homme est capable de réussir là où

les plus fins limiers de notre police officielle ont échoué, fit M. Bastiani. Cet homme est un détective français actuellement de passage à Rome. Il se nomme Luc Hardy et, à ce qu'on m'a assuré, a mené à bien des tâches autrement difficiles que celle-là.

— Je pense comme vous, déclara Matza. Seul ce détective est susceptible de tirer au clair ce vol mystérieux. Aussi lui ai-je téléphoné tout à l'heure.

— Eh bien? interrogea le président.

— Luc Hardy m'a annoncé sa visite pour ce matin.

A ce moment la sonnerie du téléphone retentit.

— On vous demande à l'appareil, mon cher Matza, dit M. Forti.

— Allô... allô? questionna le ministre de l'Intérieur. Oui, c'est moi... Il est arrivé?... Fort bien, j'y vais... Messieurs, déclara-t-il en se retournant, mon chef de cabinet m'annonce que le grand détective dont nous parlons m'attend au ministère. Permettez-moi d'aller le rejoindre sans plus tarder.

Et, sur ces mots, le conseil des ministres prit fin.

— Cher monsieur Luc Hardy, disait vingt minutes plus tard le ministre de l'Intérieur au célèbre détective installé dans son cabinet, nous avons grand besoin de vos services.

Impassible, selon sa coutume, Luc Hardy s'inclina, marquant ainsi qu'il écoutait avec attention.

— Voici les faits, reprit le ministre. M. Giuseppe Toldi, le célèbre roi du riz, s'étant rendu coupable de manœuvres visant le trust de cette denrée, il fut décidé qu'on ouvrirait une enquête sur ses agissements.

« Des documents établissant sa culpabilité de façon irréfutable furent réunis à cet effet et formèrent un dossier portant le numéro 84. Ces documents étaient au nombre de neuf lettres, contrats, plans, etc... Le dossier 84 était placé dans un des

tiroirs du bureau d'un de mes chefs de service, M. Albrina. Or, le 4 avril dernier, M. Albrina vint me prévenir que le dossier avait disparu.

— Il y a donc de cela quarante-cinq jours? interrompit Luc Hardy.

— Exactement.

— Et depuis, qu'a-t-on fait?

— Les recherches entreprises sont demeurées vaines. Il fut impossible de retrouver la trace des mystérieux bandits.

— Comment purent-ils pénétrer jusqu'ici?

— On l'ignore. Nulle porte n'ayant été fracturée et personne n'ayant rien remarqué de suspect au cours des jours et des nuits qui précédèrent le vol.

— Vos employés?

— L'enquête ouverte sur chacun d'eux n'aboutit qu'à prouver leur parfaite innocence.

— M. Giuseppe Toldi?

— Se trouve actuellement sous la surveillance de deux de nos plus adroits inspecteurs de police. De ce côté non plus, on n'a rien découvert. Une perquisition minutieuse opérée chez lui ne mit entre nos mains que cette lettre dactylographiée.

Et M. Matza tendit à Luc Hardy la lettre suivante :

« Des documents très compromettants pour vous sont en notre pouvoir. Ils valent bien deux cent mille lires, si c'est votre avis, répondez : oui, dans le *Journal de Naples* du 15 avril, aux initiales : « G. T. B. T. ».

Luc Hardy, ayant pris la lettre, l'examina longuement, puis, levant la tête :

— Et que fit M. Toldi? interrogea-t-il.

— Il répondit oui, mais demanda à connaître la valeur des documents avant de les payer. Depuis, le roi du riz ne reçut plus aucune nouvelle de son correspondant anonyme.

« Il faut qu'à tout prix vous retrouviez les documents volés, monsieur Luc Hardy, car leur disparition peut créer incessamment de gros ennuis au gouvernement. Le public ignore encore ces choses, mais des indiscrétions sont à craindre.

Ce disant, M. Matza communiqua au détective l'entrefilet du journal lu par le ministre de la Justice au cours du conseil.

— Les éléments d'information que vous me fournissez sont minces, déclara le policier; de plus, vous avez bien tardé à m'appeler...

— Mais, fit le ministre nous pensions retrouver les documents sans avoir besoin de faire appel à vos lumières.

— Vous avez eu tort d'agir ainsi. Peut-être les cambrioleurs avaient-ils laissé des indices que vos policiers n'ont pas su voir? Aujourd'hui, ces indices ont disparu.

Puis, se levant, Luc Hardy se mit à marcher lentement à travers le bureau ministériel; visiblement, il était absorbé en de profondes réflexions.

— Conduisez-moi sur les lieux du vol, demanda-t-il enfin en se tournant vers le ministre qui, pendant ce temps, ne l'avait pas perdu de vue.

— Volontiers! fit celui-ci.

Et les deux hommes passant dans le bureau voisin se trouvèrent en présence d'un personnage qui se leva à leur arrivée.

— M. Albrina! présenta le ministre.

Le nouveau venu était un homme de quarante ans environ, au profil fuyant et dont les yeux bleus s'enfonçaient profondément sous l'arcade sourcillère.

Il était de haute taille, mais solidement charpenté et semblait doué d'une grande vigueur.

M. Matza ayant mis son chef de bureau au courant, celui-ci s'empressa auprès du détective.

Successivement, Luc Hardy examina le tiroir ayant contenu les papiers puis le meuble lui-même. Ensuite, il passa au bureau, puis aux pièces voisines,

aux couloirs d'accès. Mais il ne découvrit rien.

— Eh bien? interrogea le ministre, lorsque ce fut fini.

— J'ai bien peur que vous ne m'ayez appelé trop tard.

— Cependant, il faut retrouver le dossier 84.

— Promettez une prime de dix mille lires de récompense à qui fera retrouver votre dossier.

— Mais... regimba le ministre.

— Faites, monsieur, je vous en prie, ordonna Luc Hardy d'un ton péremptoire qui n'admettait pas de réplique.

Et sur ce, il quitta M. Matza.

Le soir en rentrant à l'hôtel où il était descendu, Luc Hardy fit appeler Raymond Larcher, son meilleur lieutenant, qui l'avait accompagné en son voyage avec quelques-uns des policiers dressés par lui.

— Larcher, commanda-t-il, tu enverras un de nos plus adroits agents surveiller Giuseppe Toldi. Un autre s'occupera de M. Albrina et deux surveilleront particulièrement le ministère de l'intérieur.

— Bien, patron...

— A propos... demanda le détective, que penses-tu de Giuseppe Toldi, ce roi du riz que tu vins avec moi visiter cet après-midi?

— C'est une canaille. Certainement, c'est lui qui a fait le coup, déclara Raymond Larcher.

— Pourquoi?

— Il prétend ignorer totalement les dessous de cette affaire. Voilà qui est inadmissible!

— Tu n'es qu'un âne, mon pauvre Raymond! sourit Luc Hardy. Dis à Lorain, le chauffeur, de se tenir prêt à partir pour Naples. Toi et deux de mes hommes m'y accompagnerez.

Raymond Larcher salua et sortit.

Une fois seul, Luc Hardy récapitula les événements de cette journée.

— Voilà une affaire bien mal commencée. Du diable si je réussis à y voir clair monologuait-il en mar-

chant de long en large. Toldi ne m'a rien appris. Evidemment pour moi il ne sait rien.

Ce disant, le détective tira de son portefeuille deux lettres dactylographiées.

L'une était celle adressée par les mystérieux bandits au roi du riz et que le ministre de l'Intérieur avait remise le matin même à Luc Hardy.

L'autre envoyée directement au policier était parvenue quatre jours auparavant et émanait de la banque Tozzini-Marno-Tibaldi.

Elle était conçue en ces termes :

« Monsieur,

« Depuis quelque temps, de nombreux vols avec effraction ont été commis à notre préjudice. Jusqu'ici nous n'avons pas porté plainte. Veuillez, je vous prie, passer chez nous à Naples, l'affaire nous semble assez compliquée pour vous intéresser. Vos conditions seront les nôtres. En attendant votre visite, agréez, etc...

Signé : TOZZINI-MARNO-TIBALDI, de Naples. »

— Voyons, se disait Luc Hardy en examinant minutieusement à la loupe les deux lettres, il y a là une coïncidence bizarre.

« 1° Le papier de ces deux lettres est le même : un aigle servant de marque au fabricant se trouve dans la pâte.

« 2° La machine à écrire est la même dont on s'est servi pour les deux missives. Ma loupe me fait voir distinctement une légère déformation des S, des D et des E. Il est impossible que cela se reproduise aussi identiquement sur deux machines différentes. Quant à cet Albrina, sa figure est celle d'un coquin. Alors, j'irai à Naples, conclut le détective, voir Tozzini, — Marno et Tibaldi.

CHAPITRE II

UNE BANQUE NAPOLITAINE

Deux jours après, Luc Hardy se présentait à la banque où il était attendu.

Il avait mis à profit ce temps pour se renseigner sur les financiers qui réclamaient ses services.

Voici ce qu'il avait appris :

La banque Tozzini, Marno et Tibaldi, était somptueusement installée dans l'un des plus riches quartiers napolitains et occupait un nombreux personnel. Sa raison sociale était faite des trois noms de ses directeurs fondateurs.

C'étaient des brasseurs d'affaires réputés très forts, ce qui signifie à peu près bons à tout, et sachant à merveille affronter, sans les franchir jamais, les limites de la légalité.

Ainsi renseigné, Luc Hardy s'y présenta donc un matin vers dix heures, après avoir envoyé Raymond Larcher aux bureaux du *Journal de Naples* afin de connaître l'auteur de l'entrefilet qui avait si vivement inquiété les membres du ministère. Bientôt le détective se trouva en présence de deux hommes.

— M. Tozzini! dit l'un.

— M. Tibaldi, fit l'autre.

— Enchanté, messieurs! reprit le policier. Il paraît que vous avez besoin de moi?

— Comme vous le dites, déclara M. Tozzini. Depuis quinze jours, le principal coffre-fort de notre banque a été cambriolé deux fois. Celui que je possède à mon domicile particulier a reçu semblable visite... Devant cette série inquiétante, nous avons résolu d'agir. J'ai proposé de faire appel à vos lumières si universellement réputées. Notre associé Marno était de mon avis, seul, Tibaldi fit quelques objections qu'il ne maintint pas, du reste.

— En effet, déclara négligemment ce dernier, je ne pensais pas que la chose méritât l'attention d'un homme tel que vous, cher monsieur Luc Hardy.

— Je ne suis pas de votre avis, monsieur.

— Mais, devant la volonté de mes deux associés, je me suis incliné.

— A combien se montent les vols?

— Peu de chose, quinze mille lires, environ.

— Ce n'est pas énorme, en effet, murmura le policier. Mais dans votre lettre vous me dites ne pas vous être adressé à la justice.

— C'est exact.

— Pourquoi?

— A mon avis, cela n'en valait pas la peine, dit Tibaldi d'un ton détaché.

— Voilà un banquier bien désintéressé, pensa à part lui Luc Hardy. Veuillez me conduire au coffre-fort qui fut forcé! reprit-il à haute voix.

A ce moment, on frappa violemment à la porte.

— Entrez, commanda l'un des banquiers.

La porte s'ouvrit, livrant passage à un garçon de bureau dont les traits étaient bouleversés par la terreur.

— Qu'y a-t-il, Luigi? interrogea M. Tozzini.

— Monsieur, M. Marno s'est suicidé cette nuit, dit le pauvre diable, d'une voix entrecoupée.

— Que racontez-vous là?

— La vérité, monsieur. Je m'étais rendu chez M. Marno comme vous me l'aviez commandé afin de savoir pourquoi il ne venait pas ce matin, Madame Marno ne l'ayant pas vu, nous nous rendîmes à son cabinet de travail. Il était fermé à l'intérieur et nos appels demeurant vains, j'enfonçai la porte. M. Marno était pendu!...

L'annonce de la mort de son associé avait laissé Tibaldi à peu près impassible. Quant à M. Tozzini, il paraissait boulevresé.

— C'est à n'y rien comprendre... répétait-il sans cesse.

— Allons voir nous-mêmes, dit enfin Tibaldi; nous accompagnerez-vous, monsieur Luc Hardy?

— J'allais vous le proposer, répliqua ce dernier.

Rapidement, les deux financiers et le policier descendirent dans la rue, où l'automobile de Tozzini attendait.

Comme ils s'apprêtaient à monter en voiture, Raymond Larcher s'approcha vivement de Luc Hardy.

— Vous permettez? fit celui-ci à ses compagnons.

— Notre agent préposé à la surveillance de M. Albrina l'a laissé échapper! souffla Larcher.

— Comment?

— M. Albrina a sollicité et obtenu hier quatre jours de congé de son ministre. Puis il est rentré chez lui. Notre agent le guettait d'une chambre qu'il a louée en face de sa demeure et, ne l'ayant pas vu sortir hier soir il reprit sa faction ce matin. Prévenu par ses collègues de garde au ministère du congé d'Albrina, il s'enquit auprès du concierge de la maison et apprit que celui qu'il guettait était parti pour Turin où il a de la famille.

— Bien. Dis à Férier de faire bonne garde autour de la maison d'Albrina qui ne doit pas rentrer sans être signalé. Quant à toi, viens surveiller les abords de cette maison de banque vraiment suspecte. Que t'a-t-on dit au *Journal de Naples*?

— Rien d'intéressant. L'entrefilet a été glissé subrepticement dans les échos par un pauvre diable de journaliste auquel un inconnu l'avait remis avec cent lires pour la peine...

A ce moment, Tibaldi s'avança:

— Nous allons partir sans vous, dit le banquier.

— J'ai fini, monsieur, répondit le détective.

Et, tout bas, il ajouta à Larcher:

— Ouvre l'œil!

Puis il sauta dans l'auto qui démarra en vitesse.

Lorsque nos trois voyageurs arrivèrent devant la maison qu'habitait Marno, une foule considérable,

attirée par le bruit du crime récemment découvert, s'y trouvait déjà.

Luc Hardy et ses compagnons montèrent au second étage où étaient installés les appartements du banquier Marno.

Dans le cabinet de travail où le drame avait eu lieu, ils trouvèrent plusieurs fonctionnaires de police.

S'étant fait connaître, Luc Hardy reçut immédiatement la direction de l'enquête.

On avait dépendu le malheureux dont le corps gisait étendu sur un divan et le docteur, appelé en hâte, terminait les constatations légales.

— A quelle heure la mort s'est-elle produite? questionna le policier.

— Vers minuit, environ, répondit le médecin.

— Merci.

La pièce où on se trouvait était meublée sévèrement, aucun désordre n'y régnait. Dans un angle, un coffre-fort hermétiquement clos était scellé au mur.

— De la déposition de la nommée Annunziata Riboni, dit le commissaire de police à Luc Hardy, il semble ressortir nettement que le banquier a mis fin à ses jours.

— Quelle est cette femme? interrogea le détective français.

— La maîtresse de Fernand Marno... Elle passait pour son épouse légitime, mais en réalité, ils n'étaient point unis par les liens du mariage. Il y a là, toute une histoire d'amour que j'ai connue en interrogeant l'intéressée... Jadis, Annunziata Riboni chantait à l'Opéra de Venise; c'est là que Marno la connut et l'enleva malgré l'opposition d'un grand seigneur sicilien, le comte Viciosa, qui était éperdument épris de la cantatrice. Le comte avait juré de se venger, paraît-il...

Le magistrat se tut, n'osant évidemment formuler à haute voix les soupçons que la déposition à la-

quelle il faisait allusion avait fait naître en son esprit, le comte Viciosa étant, nous l'avons dit, un puissant personnage.

Mais Luc Hardy n'était pas homme à s'embarrasser de pareilles précautions.

La pusillanimité de son interlocuteur le fit sourire.

— La prudence est la fille de la sûreté, disons-nous en France, plaisanta-t-il à mi-voix; je vois que ce proverbe est vrai partout, même en Italie.

Et, sans attendre la réponse du commissaire que cette boutade quelque peu inattendue avait déconcerté, le détective français poursuivit :

— Puis-je voir cette personne?

— Rien de plus facile.

Le commissaire fit un signe, aussitôt, un des agents présents s'éclipsa pour revenir bientôt précédant une femme d'une trentaine d'années, correctement vêtue de noir.

De magnifiques cheveux couleur d'or bruni casquaient sa tête mignonne d'un lourd et opulent trophée.

Les traits fins et réguliers étaient fort beaux, de même que les yeux aux prunelles d'un noir de jais.

Un instant, Luc Hardy enveloppa l'ex-chanteuse d'un de ces coups d'œil aigu dont il avait le secret et qui semblaient vouloir fouiller jusqu'au plus profond des consciences humaines, puis, s'inclinant respectueusement devant la nouvelle venue, il questionna d'un ton bienveillant :

— C'est à la signora Riboni que j'ai l'honneur de parler, n'est-ce pas?

— Oui, murmura la jeune femme dont la voix pure vibra comme un cristal qu'on aurait heurté du doigt, par mégarde.

— Vous viviez avec M. Marno, à ce qu'on m'a conté?

— Oui, depuis trois ans.

Tout en parlant, Annunziata tourna les yeux vers

le canapé sur lequel le corps de la victime avait été étendu.

Luc Hardy qui avait suivi la direction de son regard considéra un instant le visage du défunt.

Fernand Marno approchait de la quarantaine.

C'était un homme de taille moyenne, mince et très élégant.

Ses traits déformés par la mort n'avaient point été sans charmes et on comprenait fort bien que la jolie Annunziata eût éprouvé pour lui un attachement assez sérieux au point de préférer la vie incertaine qu'il lui offrait à l'affection dorée que pouvait lui témoigner un comte Viciosa.

Un sanglot étouffé échappé à la jeune femme ramena sur elle l'attention de Luc Hardy.

Bien qu'elle fît effort pour se dominer, la pauvre créature était bouleversée.

Par moments des tremblements convulsifs l'agitaient de la tête aux pieds et de grosses larmes qu'elle ne songeait point à cacher roulaient lentement le long de ses joues pâlies.

— Fernand, mon Fernand, balbutia-t-elle, d'une voix assourdie, ah! pourquoi es-tu parti sans moi, pourquoi as-tu quitté cette vie de misères...

La main du policier français, en se posant sur l'épaule de la signora Riboni, lui coupa la parole.

— Ainsi donc, pour vous, le suicide de M. Marno ne fait point de doute? interrogeait le détective.

De nouveau, son regard aigu, fascinateur, se posait sur celui de son interlocutrice.

Cette dernière eut une courte hésitation.

— Oui, finit-elle par dire.

— Mais quels motifs l'auraient poussé à une semblable détermination?

— Hélas! je l'ignore.

— Cependant, vous partagiez son existence, vous passiez pour être sa femme...

— Certes, mais Fernand Marno ne me disait pas grand'chose de ses affaires.

— Selon vous, celles-ci étaient prospères?

— Très prospères, surtout depuis quelque temps...

— Ah!...

— M. Marno me gâtait beaucoup... Jamais il ne me refusa un bijou, une toilette...

— En fut-il toujours ainsi?

— Non, il y a six mois encore, mon ami se montrait moins généreux, la banque dont il était l'un des directeurs traversant, à ce qu'il me disait, une période critique, commune à tous les établissements financiers.

— En quels termes étiez-vous avec les associés de M. Marno?

De nouveau, la belle Vénitienne eut une courte hésitation; puis, se décidant brusquement.

— Je voudrais vous parler seule à seul, fit-elle en se penchant vers Luc Hardy, de façon que personne parmi les assistants ne pût entendre ses paroles.

— Rien de plus facile.

Ce disant, le détective français échangeait avec ses collègues italiens un regard d'intelligence; après quoi, prenant la jeune femme par la main, il la conduisit dans la profonde embrasure de l'une des fenêtres.

Les doubles rideaux garnissant celle-ci ménageaient en cet endroit une sorte de retraite et les gens demeurés dans le cabinet de travail ne voyaient qu'à demi les deux interlocuteurs.

Des sièges légers se trouvaient là; Luc Hardy en indiqua un à la jeune femme; quant à lui, demeurant debout, il se plaça devant elle de façon à la masquer complètement aux yeux des personnes qui allaient et venaient par la pièce.

— A présent, Signora, vous pouvez parler sans crainte.

Annunziata Riboni parut se recueillir; un pli dur et profond creusait maintenant son front lisse, ce-

pendant qu'une flamme singulière brillait au fond de ses prunelles sombres.

A la fin, prenant bravement son parti, elle releva la tête et, regardant bien en face son interlocuteur:

— Monsieur, je ne sais pas qui vous êtes, car c'est la première fois que nous nous rencontrons; pourtant, un secret instinct me dit que je puis avoir confiance en vous...

— Vous le pouvez, madame, je vous en donne ma parole d'honneur, répliqua Luc Hardy en s'inclinant.

— Soit, je vous dirai donc tout ce que je sais... Oh! c'est peu de chose, en somme, et sans doute, cela ne vous servira-t-il de rien. Néanmoins, il me semble que j'aurai fait mon devoir, tout mon devoir envers celui qui n'est plus et qui m'aima de toute la force de son grand cœur.

CHAPITRE III

CONFIDENCES DE FEMME

— Cette femme va-t-elle me parler du comte de Viciosa, songeait à part lui le détective français de plus en plus intéressé; l'un des associés de Marno, fut-il l'agent secret du grand seigneur sicilien?... Après tout, la chose est possible.

Quoique sa curiosité fût vivement excitée, il se garda bien de questionner la jeune femme, sachant, par expérience, qu'en pareille circonstance, la meilleure tactique consiste à laisser parler le témoin.

A la fin, Annunziata Riboni prit la parole.

— Monsieur, on a dû vous conter mon histoire, j'ai tout dit au commissaire de police qui m'interrogea tout à l'heure, avant votre arrivée.

— Oui, madame, je sais que vous fûtes une canta-

trice de talent, une de ces reines de théâtre que les foules fêtent et applaudissent.

Cette évocation de son passé fit naître un pâle sourire sur les lèvres de la pauvre femme.

— Tout cela est si loin, si loin... Vous a-t-on parlé du comte Viciosa?...

— Certes.

— Cet homme fut un cruel ennemi pour Fernand Marno et pour moi-même car, lorsqu'il comprit que je ne l'aimerais jamais, que je lui préférais un autre, il jura de se venger cruellement de nous deux.

—Vraiment...

— M. Marno avait fondé à Venise un petit comptoir financier dont les affaires étaient assez prospères; mais, devant la haine du comte, il s'effara, d'autant que, un à un, ses clients obéissant à une influence trop facile à identifier, désertaient ses bureaux. C'est alors qu'il m'enleva et que nous vînmes nous cacher ici.

« J'avais pour toujours renoncé au théâtre, cela à la prière de M. Marno; nous nous aimions, je vous l'ai dit qu'aurais-je pu ambitionner de plus?... Ici, Fernand ne tarda pas à relier connaissance avec deux de ses anciens amis, MM. Tozzini et Tibaldi.

« Bientôt, tous trois s'associèrent; MM. Tozzini et Tibaldi, très lancés dans le monde des affaires, promettaient à mon ami une prompte réussite.

« Le premier surtout, M. Tozzini, ne tarissait pas lorsqu'il était sur le chapitre des bénéfices que la nouvelle banque ne pouvait manquer de réaliser; à l'entendre, la fortune était assurée.

« Mon pauvre Fernand, grisé par tant de belles paroles, se laissait aller à construire nombre de châteaux en Espagne.

« Ayant ainsi gagné notre confiance, M. Tozzini se décida à démasquer ses batteries.

— Oh! oh!

— Un jour qu'il savait Marno absent, il vint me rendre visite...

« C'était, il y a moins de six mois; sans défiance, je le reçus ici même.

« Tout d'abord, il parut très contrarié d'avoir manqué son associé, mais, peu à peu, la conversation dévia et, bientôt, il m'avoua que c'était exclusivement pour moi qu'il était venu.

« Il m'aimait, disait-il, d'un amour absolu, impérieux... Je devais l'écouter, abandonner Fernand qui, selon lui ne réussirait jamais, pour devenir sa maîtresse...

« Fort de son amour, il me ferait une existence enviée de tous, son seul but dans la vie serait de satisfaire à mes moindres caprices.

« J'aimais Fernand Marno, je vous l'ai dit; jugez donc de ma stupeur, de mon indignation.

« J'imposai silence au misérable qui se disait l'ami de mon amant, le prévenant que, s'il abordait à nouveau ce sujet, je le chasserais impitoyablement.

« Cette menace, loin de l'intimider, parut le rendre furieux.

« — Ah! c'est ainsi, grinça-t-il d'une voix stridente; eh bien! écoutez-moi, ma belle enfant...

« Marno est un niais à qui je saurai bien vous ravir, dussé-je, pour cela, employer la force, aller jusqu'au crime. Vous serez à moi parce que je le veux, parce que j'en ai ainsi décidé.

« — En attendant, sortez d'ici, ou j'appelle mes gens, lui dis-je, tremblante de colère en montrant la porte.

« Il recula en ricanant, mais avant de disparaître, il réitéra sa menace :

« — Vous serez à moi, quand pour cela je devrais commettre un crime.

« Après son départ, ma première pensée fut de tout dire à Fernand; mais je réfléchis que ce serait peut-être compliquer sa vie, entraver son avenir et je gardai le silence.

— Mais, depuis, vous revîtes M. Tozzini?

— Jamais, car, je déclinai toujours ses invitations. J'avais averti Fernand que son associé m'était profondément antipathique et il m'aidait à éviter toutes rencontres. Néanmoins, je n'avais pas perdu le souvenir de cette scène; lorsque, ce matin, je découvris le corps de mon pauvre ami, ma première pensée, je l'avoue, fut qu'il avait été assassiné...

— Par Tozzini?...

— Oui.

— Et depuis?

— Depuis, j'ai réfléchi et mon opinion s'est modifiée. M. Tozzini n'aurait pas attendu six mois pour mettre ses menaces à exécution, si celles-ci avaient été vraiment sérieuses. Ce n'étaient que des propos en l'air arrachés par le dépit à un homme amoureux. Pourtant, quand, tout à l'heure, vous m'avez demandé de vous dire la vérité, je me suis fait un scrupule de conscience de tout vous conter.

— Mais le comte de Viciosa?...

— Le comte est un libertin, incapable d'éprouver une passion sérieuse. Il y a beau temps qu'il m'a oubliée, j'en ai la certitude. Une danseuse anglaise s'est chargée de le consoler à ce que l'on m'a appris. Jamais depuis que nous habitons Naples, nous n'avons entendu parler de lui. Au reste, il vous sera facile de vous assurer de ce que j'avance.

— Certes, murmura Luc Hardy qui, à part lui, songeait :

— La piste Viciosa est évidemment fausse; quant à Tozzini, il n'a pas l'allure d'un criminel par amour.

« Madame, reprit-il à haute voix, je vous remercie des renseignements que vous avez bien voulu me donner; croyez que j'en ferai mon profit, le cas échéant. Maintenant, vous pouvez vous retirer.

Déjà, la Vénitienne se levait et, après avoir salué gracieusement le détective, elle quitta le cabinet de travail.

Après son départ, les interrogatoires furent repris.

Successivement, Luc Hardy questionna les divers domestiques de Marno, lesquels étaient au nombre de trois, un chauffeur, une femme de chambre et une cuisinière.

Mais ce fut inutilement; de ce côté, il n'apprit rien d'intéressant.

Le concierge de l'immeuble, qu'il fit également comparaître devant lui, ne put lui répéter que des propos insignifiants, totalement dénués d'intérêt.

Tout le monde semblait d'accord sur l'hypothèse d'un suicide, seul, le grand détective ne disait mot.

Il allait et venait à travers l'appartement, les mains aux creux des poches, le front soucieux, le regard sévère.

— M. Marno a été assassiné! s'écria-t-il tout à coup.

— Allons donc! rétorqua Tibaldi.

— Voici la preuve de ce que j'avance! poursuivit Luc Hardy au milieu du silence : les criminels étaient trois et chaussés de feutre.

« Entrés dans l'appartement avec de fausses clefs, ils ne furent pas entendus du banquier qui travaillait ici. L'un d'eux resta à faire le guet dans l'antichambre, un autre vint jusqu'au bureau et, surprenant sa victime par derrière, l'étrangla avec une cordelette.

« Le deuxième bandit aida le premier à accrocher le cadavre à ce clou où on le découvrit.

— Mais... objecta encore Tibaldi, vous ne donnez aucune preuve.

— Ma loupe m'a fait voir sur le tapis trois empreintes de pas portant des chaussons de feutre. M. Marno avait gardé, lui, ses bottines vernies.

« Les diverses serrures de l'appartement, le coffre-fort, la corde qui a servi à pendre le banquier, ont gardé l'empreinte de mains gantées. Sa manchette est tachée d'encre. Les doigts du mort n'ont

pas de tache. En se débattant, il renversa probablement cet encrier de bronze qui est vide, maintenant, et dont le contenu se répandit sur le bureau. L'un des assassins, s'étant aperçu de cet incident, a relevé l'encrier pour faire disparaître toute trace de désordre. Son empreinte est visible sur le bronze et sur ces divers papiers maculés d'encre.

« Voyons le coffre-fort, maintenant.

Et il tira de sa poche une trousse contenant tout un assortiment de mignons outils d'acier.

A l'aide de l'un d'eux, il eut bientôt ouvert le coffre-fort dans lequel on pouvait voir plusieurs liasses de billets de banque.

— Les bandits ont touché aux papiers, dit Luc Hardy, en montrant une mince raie de poussière, indiquant que la pile en avait été plus haute qu'elle ne l'était à présent.

« Tenez, s'écria-t-il.

Les soulevant un à un, il venait de découvrir sur une enveloppe l'empreinte d'un doigt taché d'encre, se dessinant nettement.

— Celui qui releva l'encrier a touché cette enveloppe, continuait-il en poursuivant sa minutieuse enquête.

Cependant, il ne découvrit plus rien et le mystère demeura entier.

— C'est bien, alors, partons! ordonna-t-il en rangeant ses ustensiles.

Arrivé sur le trottoir, pendant que M. Tozzini lui exprimait encore le douloureux étonnement dans lequel le plongeait la mort inattendue de son associé, Luc Hardy remarqua avec surprise que M. Tibaldi semblait absorbé par l'examen attentif de l'automobile de celui qui lui causait. Le siège du chauffeur paraissait l'occuper tout particulièrement.

Comme le détective s'en approchait, le banquier fit brusquement volte-face et reprit, très naturellement, part à la conversation.

Puis, bientôt, les trois hommes se séparèrent.

— La singulière affaire et les singuliers personngaes, songeait le policier en s'éloignant. Attention, il faut jouer serré!

CHAPITRE IV

LE GUET-APENS

En quittant la maison du crime, MM. Tozzini et Tibaldi s'étaient rendus à la Bourse.

Vers quatre heures, ils prirent congé l'un de l'autre, le premier rentrant à la banque où un travail pressé l'attendait.

Deux heures plus tard, Luigi, le garçon de bureau, remit à son patron un pneumatique ne renfermant que ces quelques mots :

« Cher monsieur Tozzini

« Au reçu de ce message, sautez dans votre auto et venez me rejoindre au plus vite. Je vous attends dans une villa nommée « San-Carlo », sise à dix milles de Sorrente, dans la banlieue est.

« Signé : LUC HARDY. »

Curieux de savoir de quoi il pouvait bien s'agir, M. Tozzini nota l'adresse sur son carnet et sonna Luigi.

— Le chauffeur est-il en bas? demanda-t-il à l'entrée du garçon de bureau.

— Oui, monsieur, il attend avec sa voiture.

— C'est bien, je m'en vais.

Ce disant, le banquier ferma soigneusement les tiroirs de son bureau, puis, ayant déchiré le pneumatique, il en jeta les morceaux dans sa corbeille à papiers et descendit.

— Fernando, dit-il au chauffeur, il vous faudra

marcher rondement. Voici la destination et le chemin à suivre.

Immédiatement la limousine démarra rapidement, s'engageant dans les faubourgs sur lesquels la nuit commençait à tomber.

Un cycliste qui, depuis quelque temps, suivait l'auto, se rapprocha alors. Celle-ci, pénétrant dans une rue déserte aboutissant à la campagne, dut ralentir sa marche, car une fourragère lourdement chargée tenait le milieu du pavé.

Ce léger temps d'arrêt avait permis au cycliste qui suivait de rejoindre la limousine, et, abandonnant sa bicyclette entre les mains du charretier, il se hissa d'un coup de reins sur le toit de l'auto où il se tint couché.

Cet étrange manège n'avait pas duré une minute et ne fut remarqué ni par M. Tozzini ni par son chauffeur, car maintenant il faisait nuit noire.

Cependant, la voiture avait repris sa course et filait maintenant sur la route, à toute vitesse, ne ralentissant que dans les virages ou au croisement de quelque autre voie.

Tout à coup, le chauffeur Fernando oscilla sur son siège, une secousse légère balança l'auto qui, sans s'arrêter, continua son chemin, tandis que son conducteur s'affaissait en râlant.

Alors, le cycliste mystérieux quitta sa dangereuse position...

C'était un homme de trente ans, que coiffait une casquette grise. Doucement, il se laissa glisser sur le siège, empoignant d'une main le volant et, de l'autre, poussant le chauffeur, il le jeta sur la route.

L'automobile, lancée à cet instant sur une ligne droite, n'avait pas dévié du bon chemin.

A l'intérieur, M. Tozzini, ne se doutant pas du drame qui se jouait si près de lui, continuait à lire tranquillement un journal du soir à la lueur d'une lampe électrique qui éclairait la limousine d'une clarté confuse.

Celle-ci arriva en trombe à un carrefour où deux nouvelles routes, ou plutôt deux chemins s'ouvraient. Sans hésiter l'homme à la casquette grise lança sa machine dans celui de droite, puis, à quatre reprises et à intervalles égaux, corna.

A peu de distance, la silhouette sombre d'une maison, apparut. Sans doute on y avait entendu les appels de l'auto, car la porte de la cour venait de s'ouvrir livrant passage aux arrivants.

— Me voilà rendu, songea M. Tozzini. Je vais enfin savoir ce que me veut Luc Hardy. Descendons...

Mais comme il touchait le sol, un manteau lourd, ainsi qu'une chappe de plomb s'abattit sur lui, paralysant ses mouvements...

Il se sentit soulevé de terre et s'évanouit...

. . . . . .

Nous avons laissé le grand détective songeant aux difficultés de la bataille qui s'engageait.

Une partie de la journée fut employée par lui à se documenter sur le défunt Marno. Les renseignements qu'il recueillit ne firent que confirmer ceux qu'il possédait déjà, concernant le trio des associés.

Vers cinq heures, Raymond qui, déguisé en commissionnaire, surveillait, comme nous l'avons dit, les abords de la banque, vit venir à lui un monsieur d'allures respectables.

— Mon ami, lui dit celui-ci, j'ai une course à vous faire faire.

— Où? répliqua Larcher.

— Dans la rue Victorio-Emmanuele.

— C'est trop loin, répliqua le pseudo-commissionnaire, qui, sans plus de façon, tourna le dos au vieillard et s'éloigna.

Mais, à sa grande colère, ce dernier ne se tint pas pour battu.

— Mon ami, la rue Victorio-Emmanuele est proche. Pourquoi ne voulez-vous pas vous y rendre? Eh bien? vous ne me répondez pas?

Furieux, le policier se retourna.

— Ah ça! imbécile, deviens-tu fou? faisait l'autre à mi-voix.

— Le patron! balbutia Larcher abasourdi.

— Oui, c'est moi, dit Luc Hardy. File devant et va m'attendre dans cette ruelle à droite. Dorain y est avec son auto. Change de costume.

Le lieutenant ne se le fit pas dire deux fois et partit vivement, comme ayant hâte de faire la commission.

Un quart d'heure plus tard, Luc Hardy et Raymond Larcher s'installaient à la terrasse d'un café, d'où ils pouvaient surveiller la banque suspecte.

— Deux glaces! commanda le détective.

Puis se tournant vers son second :

— Mon vieux Larcher, qu'as-tu remarqué pendant ta faction?

— Rien.

— M. Tozzini?

— Rentré à cinq heures.

— Il est toujours là?

— Toujours.

— Ah! diable! et M. Tibaldi?

— Je ne l'ai pas vu.

A ce moment, Raymond Larcher aperçut un télégraphiste qui se dirigeait vers la banque et pénétrait bientôt dans la maison, d'où il ressortit quelques instants après.

Mais il n'avait plus à la main le pneumatique qu'il tenait en arrivant.

— Ce que je souhaitais s'est produit justement, murmura Luc Hardy. Seulement, sortira-t-il?

A cet instant, l'automobile de Tozzini vint se ranger devant la porte et son propriétaire, apparaissant un instant sur le trottoir, y monta cependant que la voiture s'ébranlait rapidement.

Dix minutes plus tard, les deux policiers pénétraient à leur tour dans l'immeuble.

— Redevenons détectives, commanda vivement le chef en se dirigeant vers le cabinet du directeur de la banque.

Puis, arrivé devant le garçon de bureau, il demanda :

— Je veux voir M. Tozzini.

— Impossible, monsieur, il vient de partir, dit Luigi.

— Voyons, mon brave, lui dit Luc Hardy, vous me reconnaissez, je suppose?

— Oui, vous êtes le détective de ce matin.

— Alors, c'est bien, répondit l'autre satisfait, je tiens vos dires pour exacts. Mais j'aurais besoin pour mon enquête de prendre quelques mesures dans le cabinet même de M. Tozzini.

Et, sans attendre la réponse du garçon, il ouvrit la porte et pénétra dans le bureau, feignant de prendre des mesures dont il n'avait nul besoin.

Ayant demandé du papier à lettres, il en examina une feuille : un aigle était marqué dans la pâte.

Dans le haut de la page il traça ces mots : « Descendez aussitôt, sans tarder », et la tendit à son lieutenant en disant :

— Larcher, tu écriras cette phrase une fois avec chaque machine à écrire. Luigi va te conduire. Essaie-les toutes sans en oublier une.

Sur ce, tous trois quittèrent le cabinet du banquier. Larcher et Luigi se dirigeant vers les bureaux voisins, cependant que Luc Hardy restait seul dans le couloir.

S'étant convaincu d'un coup d'œil que nul ne l'épiait, il rentra vivement chez le directeur et, saisissant d'un geste prompt la corbeille à papiers, il en vida le contenu dans sa poche.

Ceci fait, il regagna l'antichambre où un quart d'heure plus tard son lieutenant et le garçon vinrent le rejoindre.

— C'est fait, patron, annonça le premier.

— Très bien, partons. Merci, Luigi.

Et les deux policiers quittèrent la banque.

Dans la ruelle voisine, ils retrouvèrent leur auto et s'y étant installés, Luc Hardy dit à Larcher :

— Donne tes épreuves que je les examine un peu.

Aucune ne reproduisait cette légère déformation des S, des D et des E.

Il tria alors les papiers de la corbeille.

— Ah! voici le pneumatique de tout à l'heure...

Soudain, les sourcils du détective se froncèrent.

En ayant rassemblé les morceaux, il venait de lire la missive qui, on s'en souvient, donnait à Tozzini rendez-vous de la part de Luc Hardy, dans la banlieue de Naples.

— On se permet de se servir de mon nom! Eh bien! on ne se gêne plus.

— Qu'avez-vous donc trouvé, patron? interrogea Larcher.

— Tiens, lis toi-même, mon garçon.

— Où avez-vous trouvé cela?

— Dans la corbeille à papiers de Tozzini. C'est pour se rendre à l'appel de cette dépêche que le banquier est parti.

— Mais... fit le lieutenant abasourdi, ce n'est pas vous qui la lui avez envoyée?

— Naturellement.

Tout en parlant, le détective avait tiré de sa poche un plan de Naples et des environs. Il cherchait la villa San-Carlo.

Son doigt courut un moment sur la carte, puis, s'arrêtant, indiqua un point aux regards de Raymond Larcher.

Alors, saisissant l'acoustique permettant de parler au chauffeur Lorain, Luc Hardy indiqua le chemin.

Démarrant aussitôt, la voiture roula en silence

pendant quelque temps, quand soudain, Lorain arrêta brusquement sa machine.

Déjà les deux policiers avaient sauté à terre. Un corps était couché sur la route. C'était celui d'un homme de quarante ans environ, vêtu en chauffeur et dont la gorge était ouverte par une affreuse blessure. De plus, une automobile lui avait broyé les jambes.

— C'est le chauffeur de Tozzini, s'écria Luc Hardy, en le reconnaissant.

— Le cœur ne bat plus, dit Larcher.

— Voilà une plaie singulière, fit-il. On dirait que les chairs ont été coupées avec un fil.

Enfonçant le pouce et l'index dans la blessure sanglante, il en retira un fragment de fil d'acier long de quelques centimètres.

— Voilà ce qui a déterminé la mort, annonça-t-il. Larcher, retourne en arrière, en examinant soigneusement les arbres du côté gauche de la route. J'en ferai autant du côté droit, tandis que Lorain demeurera ici avec la voiture.

Et les deux policiers reprirent le chemin parcouru, en sens inverse.

Leurs lampes électriques leur permettaient d'y voir suffisamment à trente pas.

Ils avançaient déjà depuis quelques minutes quand soudain, Luc Hardy s'arrêta. Il se trouvait devant un arbre auquel pendait un morceau de fil d'acier enroulé autour du tronc à quelque distance du sol.

— Patron, j'ai trouvé! cria à ce moment Larcher.

Sur un second arbre situé en face du premier, se voyait un autre morceau de fil attaché à la même hauteur, celle que le cou du malheureux chauffeur avait, lorsque celui-ci était assis sur son siège.

Ce fil, tendu à travers la route, lui avait tranché la gorge aussi sûrement qu'eût pu le faire un rasoir, et l'auto, en passant, l'avait brisé.

— Mais une fois le chauffeur mort, reprit Larcher, qui l'a jeté en bas, puis qui, ensuite, conduisit

la voiture : Tozzini était seul avec son chauffeur lorsque nous les vîmes partir.

— Je ne sais encore... Pour l'instant, il faut rejoindre cette voiture, ordonna Luc Hardy.

Quelques minutes plus tard, tous deux ayant regagné leur auto, le détective s'installa lui-même sur le siège, à la place de Lorain, afin de diriger la poursuite.

Elle filait maintenant à toute vitesse, dévorant l'espace, suivant sur la route, la trace des roues de la voiture sanglante.

Bientôt, on arriva au carrefour dont nous avons parlé précédemment.

Sur le chemin s'enfonçant vers la droite, la marque des roues s'offrait toute fraîche. Luc Hardy lança son auto sur cette piste, mais à peine avait-il parcouru trois cents mètres, qu'un coup de sifflet strident déchira la nuit.

— Bon, un signal! murmura le détective. Attention!...

Deux minutes plus tard, il arrivait devant une maison semblant inhabitée...

— Lorain, commanda Luc Hardy à voix basse, reste là à garder la voiture. Larcher et moi allons escalader la grille et entrer là-dedans. Revolver au poing, garçons, et ouvrez l'œil!

Déjà, les deux détectives franchissaient la clôture et bientôt se trouvèrent dans la cour.

Devant eux, la villa se dressait mystérieuse, avec toutes ses issues hermétiquement fermées. Mais Luc Hardy eut vite ouvert la porte d'entrée à l'aide de son trousseau de fausses clefs et alors, un couloir s'allongea devant eux, dans lequel ils s'avancèrent avec précaution. Soudain, un bruit léger comme un souffle, un râle, leur parvint.

Une porte basse s'entr'ouvrait, le détective la poussa et aperçut les marches de pierre d'un escalier de cave... Les gémissements partaient de là.

Résolument, Luc Hardy, suivi de Raymond Lar-

cher, descendit, jusqu'à une porte de chêne garnie de ferrures, sur laquelle nulle trace extérieure de serrure ne s'apercevait.

Glisser en dessous une cartouche de dynamite et la faire exploser fut l'affaire d'un instant, la porte de chêne se fendit avec un bruit sourd.

Au fond de la cave dans laquelle ils venaient de se précipiter, un homme fortement enchaîné au mur était étendu.

— M. Tozzini! s'écria Luc Hardy qui s'était penché sur le corps.

Les yeux du banquier étaient clos et son visage défiguré par la souffrance, cependant qu'un râle d'agonie s'échappait de sa gorge contractée.

Sous la plante des pieds nus couverts de sang de l'infortuné, on avait appliqué des fers rougis à blanc, puis dans les blessures ainsi faites, des gouttes d'acide sulfurique avaient été versées...

Luc Hardy aperçut à terre un fort réchaud à alcool encore allumé, près duquel se trouvaient les fers ayant servi à la terrible besogne, tandis que le flacon qui avait contenu le vitriol gisait vide, non loin de là.

— Larcher! ordonna le détective, fouille la maison pendant que je vais m'occuper de ce malheureux.

Le lieutenant s'élança au dehors.

S'agenouillant auprès de Tozzini, Luc Hardy lui fit avaler quelques gouttes d'un cordial énergique et, au bout d'un instant, le mourant souleva péniblement ses paupières.

— Monsieur Tozzini, dit le détective en se penchant anxieusement sur lui, me reconnaissez-vous? Je suis Luc Hardy! Parlez, je vous en conjure, parlez, mais parlez donc!

L'infortuné faisait des efforts désespérés pour répondre, ne parvenant à émettre que des sons rauques et inarticulés.

— Ti...di...gior...24... souffla le malheureux dans un dernier râle.

Ses yeux devinrent fixes, sa tête qu'il avait un peu soulevée, retomba lourdement. C'était fini...

A ce moment, Raymond Larcher rentra dans le caveau.

— La maison est vide, les assassins se sont enfuis par une fenêtre de derrière. La trace de leurs pas se voit dans la terre du jardin, déclara-t-il.

— Alors, nous n'avons plus rien à faire ici! décida Luc Hardy.

Sur ce, les policiers remontèrent vivement aux étages supérieurs. Au rez-de-chaussée, le grand détective trouva une fenêtre ouverte. Toujours suivi de Larcher il sauta dans le jardin.

Courbé sur le sol, il constata que les pas de plusieurs individus se voyaient parfaitement; ceux-ci s'étaient jetés dans les champs voisins de l'habitation.

Sans perdre leurs traces, les deux policiers arrivèrent au carrefour de la grande route; les assassins l'ayant traversé, avaient pris le chemin qui s'ouvrait à gauche et qui descendait en pente raide.

— Ils sont à pied; remarqua Larcher, nous les aurons.

Comme Luc Hardy portait à ses lèvres le sifflet qui lui servait à appeler sa voiture, au loin, sur la route suivie par les bandits, le fracas d'une automobile se fit entendre.

— Tonnerre! jura le lieutenant, les voilà qui filent en auto!...

— N'importe, nous les rejoindrons, répondit le policier en tirant de son instrument un son aigu et prolongé qui devait s'entendre de loin.

En effet, quelques instants plus tard, Lorain, conduisant leur voiture, les rejoignait.

— En avant, garçon, ils sont devant nous, et à toute allure! ordonna Luc Hardy en s'élançant à l'intérieur du véhicule ainsi que Larcher.

Immédiatement, l'auto bondit sur la route, levant un nuage de poussière, avec un bruit terrible, dans le chemin encaissé entre deux talus.

Comme il venait de franchir un coude, Lorain poussa un cri de rage et, sous la pression des freins serrés à bloc, l'auto s'immobilisa. Devant elle, une barricade faite de bûches amoncelées s'érigeait.

La voiture avait failli s'écraser contre l'obstacle.

On entendit un crépitement semblable à celui d'un incendie qui prend naissance, puis une gerbe de flammes s'éleva vers le ciel.

Non contents d'obstruer le passage à leurs poursuivants, les malfaiteurs avaient mis le feu à ce colossal bûcher, rendant ainsi toute chasse impossible.

— Recule ta machine, sinon, elle va s'enflammer aussi, commanda Luc Hardy, s'adressant au chauffeur.

Dans le lointain, le bruit de l'automobile qui emportait les misérables s'éteignait. Bientôt, il fut couvert par le ronflement de l'incendie.

Courageusement, Raymond Larcher et Lorain essayaient de démolir le barrage en attirant à eux les bûches qui le composaient. Mais ils durent y renoncer.

Cependant, Luc Hardy avait ouvert une carte et cherchait un chemin parallèle à celui dans lequel il se trouvait et lui permettant de gagner la route par laquelle s'enfuyaient les criminels. Un simple examen lui permit de se rendre compte qu'il n'en existait pas.

— Lorain, Larcher va t'aider à reculer ta voiture jusqu'au carrefour. Pendant ce temps j'escaladerai le talus et j'irai explorer le chemin de l'autre côté de ce maudit bûcher.

— Bien, patron!

Les deux hommes s'attelèrent immédiatement à la besogne, tandis que Luc Hardy se mettait en devoir de gagner le sommet de l'escarpement, et se trouvait

bientôt en pleins champs. Ayant dépassé le bûcher, il se laissa glisser de nouveau dans le chemin creux et retrouva les traces des misérables.

Au bout de cinq cents mètres, le policier déboucha sur une route praticable : c'était celle par où les assassins s'étaient enfuis. Les sillons creusés par les roues de l'auto le conduisirent vers un des bas-côté herbu, où la voiture avait dû stationner assez longuement.

— Et de trois, ils deviennent quatre, puisqu'un autre gardait ici le véhicule. Ils retournent à Naples, constata-t-il; c'est bon, nous nous y retrouverons. A eux les premières manches, moi, je gagnerai la belle!

Lorsqu'il eut rejoint ses deux agents qui venaient de faire rétrograder l'auto jusqu'au carrefour, le plan de Luc Hardy était fait.

— Revenons à Naples! ordonna-t-il.

CHAPITRE V

TIBALDI

La voiture des policiers roulait à grande allure sur la route par laquelle elle était venue à la villa; à l'intérieur, le grand détective grave et silencieux songeait.

Les événements se précipitaient de telle sorte qu'ils ne lui permettaient pas de pousser à fond ses déductions. Aussi, profitait-il de cette minute de trève pour mettre un peu d'ordre dans ses idées.

— Voyons, se disait-il, un dossier secret 84 réuni au ministère de l'Intérieur et menaçant Toldi, le roi du riz, disparaît du bureau d'Albrina, sans qu'on puisse découvrir la trace des voleurs.

« 1° Donc ceux-ci étaient du ministère puisqu'ils avaient connaissance dudit dossier, de sa valeur et de l'endroit où il se trouvait;

« 2° Albrina sollicite un congé sous un prétexte

plausible et disparaît mystérieusement. Pourquoi se cacher, s'il n'a rien à craindre?

« 3° Toldi reçoit une lettre lui proposant d'acheter le dossier. Cette lettre est écrite sur le même papier et avec la même machine qu'employèrent Tozzini, Marno et Tibaldi, pour m'écrire à moi personnellement.

« 4° Ces banquiers se plaignent de quatre cambriolages; l'un d'eux, Marno, meurt assassiné. Ses meurtriers simulent un suicide, laissent l'argent et volent des papiers, sans doute pour eux plus importants.

« 5° Un autre, ce pauvre Tozzini, est attiré en mon nom dans une villa abandonnée. En route, on tue son chauffeur pour y substituer un complice, qui l'amènera sûrement au lieu indiqué où je le trouve mourant. Ses assassins, au nombre de trois, comme ceux de Marno, l'ont torturé, afin de lui arracher un secret.

« 6° Les bandits m'échappent au moment où j'allais m'emparer d'eux. D'avance, leur fuite était savamment préparée.

« Tozzini, en mourant, ne peut me dire que ce rébus :

« Ti...di...gior...24... » Qu'est-ce que cela signifie? Mystère insoluble et sanglant...

« Donc, sur les trois banquiers, deux sont morts... Il reste Tibaldi...

Se redressant soudain, Luc Hardy se frappe le front :

— Brute que je suis! s'écria-t-il... Ti...di... mais cela veut dire Tibaldi! C'est de lui dont me parlait Tozzini avec cet accent inoubliable. Et ces Gior... 24... sans doute une adresse... celle de Tibaldi, parbleu!

Fiévreusement, le policier consulta son carnet où l'adresse de Tibaldi se trouvait portée.

Désillusion!... Ces chiffres ne pouvaient pas s'appliquer à la demeure du banquier.

Pourtant, un instinct secret disait au policier qu'il ne faisait pas tout à fait fausse route.

C'est ce même instinct qui lui criait que le vol du dossier 84, les cambriolages successifs chez les banquiers et l'assassinat de deux d'entre eux, ainsi que celui du chauffeur tout cela n'était que la suite de la même affaire. Et Luc Hardy croyait à cet instinct, qui jamais ne l'avait trompé.

— Les mots mystérieux Gior...244... se répétait-il, sont une adresse : l'une désigne la rue ou l'avenue, l'autre le numéro.

Puis se tournant vers Larcher :

— Gior ne peut signifier que Giorgo, n'est-ce pas? Or, regarde dans la nomenclature des voies de Naples, il n'y a qu'une avenue portant ce nom.

Ce disant, le policier tendait vers son second l'annexe du plan de Naples dont il était porteur.

— Vous devez avoir raison, comme toujours, patron! répliqua Larcher.

A ce moment, l'auto entrait dans les faubourgs de la ville. Luc Hardy saisit l'acoustique et commanda au chauffeur :

— Lorain, avenue San Giorgo, n° 24!

Quelques minutes plus tard, on stoppait devant une maison de belle apparence où tout le monde devait dormir à cette heure avancée de la nuit.

Le détective avisa une ombre en laquelle il reconnut vite un agent de police qui, sur le trottoir d'en face, se promenait tranquillement, et se dirigea vers lui.

— Pardon, lui dit-il. y a-t-il longtemps que vous êtes de faction dans cette avenue?

Sans répondre, le fonctionnaire toisa des pieds à la tête l'indiscret noctambule.

Mais le grand policier lui exhiba sa plaque d'identité; immédiatement l'attitude changea et ce fut avec politesse que l'autre répondit :

— Je suis de garde en ce quartier depuis une heure et demie environ.

— Et n'avez-vous pas vu s'arrêter devant cette maison, poursuivit Luc Hardy en désignant celle portant le numéro 24, n'avez-vous pas vu, dis-je, s'arrêter une automobile, il y a de cela près d'une heure?

— Si, monsieur, dit l'agent.

— Quatre hommes la montaient?

— En effet, trois se trouvaient à l'intérieur, l'autre conduisait. Deux ont sonné à la porte du 24, puis sont rentrés, tandis que les autres demeuraient au dehors près de la voiture.

— Ces hommes vous ont-ils vu?

— Certainement, car je suis passé auprès d'eux.

— Alors, pouvez-vous me donner leur signalement?

— Je vais essayer. Des deux hommes qui sont demeurés à la porte, l'un était un individu de petite taille aux fortes épaules et à l'encolure solide; l'autre, vêtu en chauffeur, me tournait le dos, je ne pus donc le dévisager; le premier était coiffé d'une casquette grise et de plus, je remarquai que l'automobile était maculée d'éclaboussures de boue toute fraîche; sans doute, elle arrivait des environs.

— Bien, dit Luc Hardy, et les hommes entrés dans la maison, les avez-vous vus, ceux-là?

— Oui, et voici leur signalement, autant que j'ai pu m'en rendre compte.

Et l'agent donna les silhouettes détaillées des individus en question.

Luc Hardy remarqua que les personnages ainsi décrits ressemblaient fort à MM. Tibaldi et Albrina.

— Tous ces gens parurent quelque peu ennuyés de ma présence, continuait cependant l'agent, leur gêne ne m'a pas échappé; aussi, je feignis de m'éloigner tranquillement et allai me poster à l'angle d'une rue voisine d'où je pus tout observer sans être vu.

— Fort bien! mon brave! répondit le détective. Et que vîtes-vous?

— Au bout de vingt minutes à peu près, ceux

qui étaient entrés dans la maison ressortirent et rejoignirent leurs compagnons, puis l'automobile repartit dans la direction opposée à celle par où elle était arrivée.

Désormais, Luc Hardy était fixé.

Sans hésiter, il alla sonner à la porte du 24 et, accompagné de Raymond Larcher, se dirigea vers la loge du concierge.

Réveiller le brave homme et le faire lever ne fut pas chose aisée, cependant, ils y parvinrent.

Après avoir décliné leur qualité, les détectives interrogèrent le préposé; lequel leur apprit qu'un locataire, dont le signalement répondait à celui de Tozzini et qui se faisait appeler Venoso, avait loué depuis un an un petit appartement meublé au deuxième étage. M. Venoso avait déclaré voyager beaucoup. En effet, le concierge le voyait rarement.

— C'est bien, je monte, dit Luc Hardy.

— M. Venoso ne doit pas être chez lui, prévint le portier. Il y a au moins une quinzaine que je ne l'ai pas aperçu.

— Cela n'a pas d'importance...

Accompagné de son lieutenant, le détective eut bientôt franchi les deux étages.

Tous deux s'arrêtèrent devant l'appartement du pseudo-Venoso où de larges taches de boue maculaient le paillasson d'entrée, indiquant que récemment on était passé par là.

Luc Hardy eut vite fait d'ouvrir la porte et ils pénétrèrent alors dans un vestibule et, s'éclairant de leurs lampes électriques, ils aperçurent, au fond, une autre porte restée entre-bâillée.

Les policiers s'élancèrent dans cette pièce où un désordre extrême régnait et où tous les meubles avaient été fracturés et minutieusement fouillés.

Dans un angle, un coffre-fort de moyenne dimension, mais solidement construit, gisait, éventré, et les liasses de papiers qu'il avait contenu étaient jetées pêle-mêle sur le tapis.

— On voit que les gaillards étaient pressés, observa Luc Hardy.

— Oui, dit son compagnon, d'habitude, ces messieurs opèrent avec plus d'ordre et de méthode.

Mais, tout en parlant de la sorte, les policiers ne restaient pas inactifs.

— Tiens, cette fois, il ne sont que deux, s'écria Raymond Larcher surpris.

— Je le savais, répondit son chef.

Dans les piles de dossiers écroulées à terre, ils ramassèrent plusieurs enveloppes. Elles portaient en suscription le nom de Tozzini. Donc, de ce côté, le doute n'était plus permis.

Sous le nom de Venoso, le banquier s'était réservé là un domicile inconnu de tous où il gardait ses papiers secrets. Ses meurtriers s'en doutaient, voilà pourquoi ils l'ont soumis à la question, afin de le faire parler.

Luc Hardy releva encore quelques empreintes, puis donna le signal du départ; une fois dehors, s'approchant de l'agent qui causait avec Lorain, il ordonna :

— Mon garçon, cours au poste de police le plus proche. Que deux hommes intelligents et sûrs viennent monter la garde devant la porte de l'appartement situé au deuxième étage de cet immeuble. Surtout, qu'on ne touche à rien avant mon retour.

Sur ce, l'agent partit au pas gymnastique.

A ce moment, deux heures sonnaient à une horloge voisine. A l'orient, une bande blanchissante indiquait que le jour était proche.

— Ah! nous n'avons pas fini, mon vieux Lorain, mène-nous à toute vitesse à cette adresse. (Et il indiquait celle de Tibaldi.) Pour le moment les secondes valent des siècles.

Le chauffeur ne se le fit pas répéter deux fois. En quelques minutes, on arriva au but de cette course enragée.

M. Tibaldi occupait, dans un quartier peu fré-

quenté,un coquet petit hôtel bâti entre cour et jardin. Lorsque les policiers s'y présentèrent, toutes les fenêtres de la demeure étaient closes, à part une du premier étage, restée éclairée.

— A l'escalade, garçon, à l'escalade, ordonna Luc Hardy en prêchant d'exemple.

Vivement, les deux policiers se hissèrent au faîte du mur de clôture. A leurs pieds la cour s'ouvrait, déserte; ils s'y laissèrent glisser.

— Maintenant, va à la remise et trouve l'automobile. Moi, j'entre, jeta le grand détective à son second.

Luc Hardy se hâtait, car il sentait bien que la partie suprême se jouait.

Sans perdre de temps, il força la porte de l'hôtel puis, après avoir traversé le vestibule, grimpa quatre à quatre l'escalier menant au premier.

Un coup d'œil lui avait suffi pour voir, sur la moquette qui tapissait le sol, la trace dénonciatrice des pas de ces criminels, que la nuit entière, il avait poursuivis.

Marchant droit vers la chambre où brillait cette lumière, vue par lui de l'extérieur, il en ouvrit brusquement la porte qui n'était que poussée.

Au milieu de la pièce, un corps gisait sur le ventre, dans une mare de sang.

L'homme avait reçu entre les deux épaules un terrible coup de poignard. La mort foudroyante du malheureux ne devait pas remonter à plus d'un quart d'heure, car le cadavre était encore chaud. L'ayant retourné, Luc Hardy ne put retenir une exclamation de surprise.

— Tibaldi!...

Un léger bruit qui, à ce moment, résonna derrière lui, le fit brusquement sursauter.

Dans un coin, effondré sur un divan, un individu que tout d'abord il n'avait pas remarqué se tenait immobile. C'est l'homme à la casquette grise...

Tout d'abord, Luc Hardy crut que c'était une se-

conde victime, mais, s'étant approché, il vit que le pauvre diable pleurait.

— Est-ce toi qui a assassiné cet homme? dit le policier en lui touchant l'épaule.

Le misérable leva la tête, montrant une face bouleversée :

— Oh! non, cela jamais!... s'écria-t-il.

— Pourtant...

— C'était mon maître. Celui qui l'a tué s'est enfui, après l'avoir volé, avant que j'aie pu porter secours à sa victime.

— Quel est donc ce meurtrier?

— Un homme qu'il croyait son ami.

— Son nom?

— Je l'ignore.

— Mais, cependant, tu l'avais déjà vu?

— Oui.

— Ecoute, dit alors le détective, en s'approchant tout près, si tu veux sauver ta vie...

— Elle m'importe peu, à présent.

— Pourquoi?

— Celui en qui j'avais placé toutes mes affections, qui avait été mon bienfaiteur, n'est plus. Faites de moi ce que vous voudrez.

— Ne veux-tu pas le venger?

— Oh! si, cela, je le jure! s'écria l'homme avec un accent terrible.

— Alors, parle!

— L'assassin de M. Tibaldi est un individu de quarante ans environ, haute taille, aux cheveux blonds. Il porte à l'index gauche une large cicatrice en forme de V.

— Comment as-tu découvert ce crime?...

— J'étais en bas avec le chauffeur en train de nettoyer l'auto...

— Donc, vous étiez sorti? questionna Luc Hardy.

— Mon maître, son meurtrier et le chauffeur ont dû partir vers cinq heures et demie. Moi, depuis

quatre heures, j'étais avec ma bicyclette aux abords de la maison de banque.

— Qu'y faisais-tu?

— Je surveillais M. Tozzini. Lorsqu'il est sorti, je l'ai suivi.

A ce moment, Raymond Larcher entra.

— Patron, j'ai trouvé le chauffeur dans la remise où il nettoyait son auto.

— Qu'en as-tu fait?

— Je l'ai confié à la garde de Lorain... Oh! encore un!... sursauta le lieutenant, malgré lui, en apercevant le cadavre de Tibaldi. Que tient-il donc à la main?

En effet, un fragment de papier s'apercevait entre les doigts crispés du mort. A grand'peine, Luc Hardy parvint à s'en emparer.

C'était un coin d'enveloppe de grand format.

Le détective, l'ayant défroissé, vit que les lettres suivantes se trouvaient tracées :

rieur 84

C'était l'enveloppe qui, vraisemblablement, avait dû contenir les pièces composant le dossier dérobé au ministère de l'Intérieur.

Et, c'est afin de s'emparer des précieux documents que Tibaldi devait avoir à la main à l'instant de sa mort, que son assassin l'avait frappé.

Mais comment ces papiers se trouvaient-ils dans le cabinet du banquier. Sans doute, il les tenait cachés dans ce tiroir secret de son bureau, que le meurtrier n'avait pas pris la peine ou eu le temps de refermer et qui s'ouvrait béant.

Le débris d'enveloppe trouvé dans la main de Tibaldi indiquait que son assassin lui avait brusquement arraché sa proie. Il était fort probable même qu'il ne s'était pas aperçu, dans sa précipitation, qu'un morceau de l'enveloppe demeurait aux doigts

de sa victime et pourrait ainsi fournir à la police un indice précieux.

— Pourquoi penses-tu que c'est l'ami de ton maître qui l'a frappé? demanda Luc Hardy en se tournant vers l'homme à la casquette grise, toujours prosterné.

— Je l'ai rencontré, comme il sortait par la petite porte de derrière l'hôtel, alors que je montais ici prendre les ordres de M. Tibaldi. Puisque, à ce moment, il n'y avait qu'eux deux dans la maison, lui seul a pu faire le coup...

Un point demeurait encore obscur dans l'esprit du détective, mais il fut vite éclairci : près d'une fenêtre, il avisa une machine à écrire; s'en étant servi pour dactylographier quelques mots, il constata que les S, les T et les D ainsi obtenus avaient cette déformation observée par lui sur la lettre écrite à Toldi et sur celle qu'il avait reçue.

Donc, Tibaldi était l'auteur de ces deux missives.

De plus, il se rappela à quel examen attentif se livrait ce dernier sur le siège de l'automobile de Tozzini, pendant que celui-ci lui parlait de la mort de Marno avant de le quitter, la veille.

Sans doute, il calculait à quelle hauteur devait être fixé le fil d'acier destiné à tuer le malheureux chauffeur.

Maintenant, tout devenait clair, limpide...

CHAPITRE VI

LE RÔDEUR

Cependant, tout en réfléchissant de la sorte, Luc Hardy ne demeurait point inactif; ayant décroché l'un des récepteurs du téléphone placé sur le bureau de Tibaldi, il demandait la communication avec le service de la sûreté.

L'ayant obtenu rapidement, il engageait la con-

versation avec le commissaire divisionnaire de garde cette nuit-là.

— Allô, Allô... qui me parle?

— Monsieur Séverini, répondit une voix lointaine.

— Parfait, murmura le grand détective.

Il se rappelait fort bien du magistrat portant ce nom et qu'à plusieurs reprises il avait rencontré.

C'était un homme jeune, à l'esprit prompt, au caractère énergique et décidé.

Il avait de la chance; en M. Séverini, il allait trouver un collaborateur susceptible de le seconder adroitement en la tâche qui demeurait à terminer.

Brièvement, en quelques phrases précises, il entreprit de mettre son interlocuteur au courant des tragiques événements qui venaient de se dérouler; il conclut en le priant de venir le rejoindre immédiatement en compagnie de quelques inspecteurs.

En effet, il convenait de procéder à une perquisition en règle des divers appartements de l'hôtel Tibaldi.

— Eh bien, chef, s'enquit Raymond Larcher qui, durant ce temps, n'avait cessé de surveiller l'homme à la casquette grise, que faisons-nous à présent?

— Rien, nous attendons, répliqua laconiquement Luc Hardy.

— Cependant...

D'un geste impérieux de la main, le grand policier imposa silence à son lieutenant; ce dernier comprit que mieux valait ne point insister et, quoique médiocrement satisfait, il se tut.

Mais il n'en alla pas de même pour le prisonnier.

Se redressant à demi, il fixa un regard ardent sur Luc Hardy tout en questionnant d'une voix rauque:

— Pourquoi ne vous mettez-vous point à la recherche du meurtrier de mon maître?... Tandis que vous perdez ici un temps précieux, il s'éloigne...

— Patience, chaque chose en son temps, fit le

détective. A cette heure, le bandit est loin et nous ne pouvons espérer le rejoindre.

Le captif fit entendre un grognement difficile à interpréter; approuvait-il, désapprouvait-il, voilà ce qu'il était impossible de savoir.

Au reste, Luc Hardy paraissait peu s'en soucier.

Tout en évitant de déranger quoi que ce soit dans la pièce, il allait et venait de droite et de gauche, examinant attentivement toutes choses.

Des bruits de pas en retentissant dans l'escalier mirent un terme à son attente.

Vivement, il se dirigea vers la porte, mais déjà celle-ci s'ouvrait, livrant passage à un groupe composé de quatre ou cinq hommes.

L'un d'eux, personnage de trente-cinq ans environ, à la physionomie intelligente, au regard hardi, devançait les autres.

Il était vêtu de façon fort élégante et le nœud de sa cravate s'ornait d'une perle du plus bel orient.

C'était le commissaire Séverini.

Luc Hardy et lui échangèrent une cordiale poignée de main; puis, de suite, le Français entra dans le vif du sujet, complétant les renseignements donnés tout à l'heure par téléphone.

— Vous allez faire ici les constatations légales, monsieur le Commissaire, conclut le détective, je vous remets nos prisonniers, veillez à ce qu'ils ne s'échappent point.

— Soyez tranquille, répliqua le magistrat d'un air entendu. Deux de mes hommes se sont déjà assurés du chauffeur qu'un de vos agents gardait dans le garage. Quant à celui-ci, vous voyez, il est en bonnes mains.

Ce disant, M. Séverini indiquait d'un geste deux de ses inspecteurs qui, ayant passé les menottes à l'homme à la casquette grise, l'entraînaient au dehors sans que le prisonnier formulât la moindre objection ou esquissât le plus léger geste de résistance.

— Très bien, sourit Luc Hardy.

Durant quelque temps encore, le grand détective demeura là, suivant du regard les opérations auxquelles se livraient Séverini et ses hommes; dans son coin, Raymond Larcher bouillait d'impatience.

Le brave garçon enrageait, trouvant que le patron passait trop facilement la main.

Avec de pareils procédés, tout l'honneur de la besogne accomplie, reviendrait à Séverini et à ses hommes.

— Quant à nous autres qui avons tout fait, on ne nous dira même pas merci! maugréait-il.

Cependant, Luc Hardy prenait congé du commissaire de police.

— Je vous laisse, cher Monsieur, nous allons nous coucher, il est grand temps, articula-t-il.

L'instant d'après, escorté de Raymond Larcher, le grand détective se retirait.

Dans la rue, il retrouva Lorain qui avait regagné son auto; à proximité, deux autres voitures appartenant à la police attendaient.

C'étaient celles qui avaient amené le commissaire et ses inspecteurs.

Au fond de l'une d'elles, on entrevoyait les prisonniers et leurs gardiens.

Etant monté dans son auto, Luc Hardy invita Larcher à faire de même; après quoi, il jeta à Lorain.

— Rentrons, mon garçon, nous n'avons plus rien à faire ici... va doucement, va doucement, nous ne sommes pas pressés.

De fait, la nuit était admirable.

Au ciel d'un bleu profond, des milliers d'étoiles étincelaient; le croissant argenté de la lune mettait une barre d'or sur l'horizon.

Une douce brise soufflant de la mer rafraîchissait l'atmosphère; l'heure était exquise et propice à la rêverie.

Naples dormait, les gens riches dans leurs palais, les lazzaroni entassés par groupes sous les porches

des somptueuses demeures, sous les auvents des magasins.

Aucune voiture ne circulait plus, si bien que la tâche de Lorain s'avérait singulièrement facile.

En conséquence, le policier en profitait pour examiner curieusement la chaussée et les trottoirs des voies que l'on traversait.

Soudain, alors que le véhicule passait à la hauteur d'une étroite ruelle s'amorçant vers la gauche, Lorain crut distinguer une ombre qui se tenait dissimulée derrière l'un des piliers soutenant le balcon d'une très vieille maison.

— Sans doute quelque rôdeur en quête d'un mauvais coup, d'un passant attardé à dévaliser, songea le policier avec philosophie, je crains bien qu'il n'en soit pour ses frais!...

En même temps, Lorain ébauchait un sourire.

A ce moment, un ordre bref, jeté à mi-voix lui parvint de l'intérieur de la voiture.

— Halte!...

Instantanément, le chauffeur bloqua ses freins; déjà, les portières de l'auto battaient et en un élan simultané, Luc Hardy et Raymond Larcher sautèrent à terre.

Le chef, lui aussi, avait aperçu l'ombre suspecte et, la désignant d'un geste à Raymond, il avait commandé :

— Empoignons celui-là!...

Bien que la chose ne lui semblât pas des plus urgentes, Raymond se hâta d'obéir en subordonné habitué à exécuter sans même comprendre.

Tout courant, les deux policiers se dirigèrent vers la ruelle, tandis que, de son siège, Lorain les suivait du regard.

Alors que les survenants n'étaient plus qu'à quelques mètres du but de leur course, le rôdeur qui, jusque-là, était resté immobile, parut s'alarmer.

— Vite, il nous échappe!... jeta Luc Hardy en redoublant d'efforts.

C'était vrai!...

L'individu, peu soucieux d'entrer en rapport avec les nouveaux venus, s'enfuyait prestement tout en ayant bien soin de demeurer dans l'ombre épaisse, amassée au pied des maisons.

Alors, une chasse éperdue commença.

Ce quartier, l'un des plus anciens de Naples, est coupé de ruelles qui s'enchevêtrent sans ordre, constituant un véritable labyrinthe au milieu duquel il est très difficile à un étranger de se retrouver, surtout en pleine nuit.

En ces lieux, les becs de gaz sont plutôt rares et Luc Hardy ne tarda pas à comprendre combien l'entreprise en laquelle il s'était lancé devenait difficile.

Le grand détective ne connaissait que fort superficiellement cette partie de la ville; aussi, tout en galopant à perdre haleine, se gourmandait-il furieusement pour son étourderie.

— J'aurais dû deviner que tout n'était pas terminé, et prier monsieur Séverini de me donner quelques-uns de ses hommes... ah! fichu maladroit!...

Ces derniers mots s'adressaient à lui-même.

En effet, sur ce terrain bossué de pavés inégaux, troué de fondrières, et où les tas d'immondices s'amoncelaient comme à plaisir, la course s'avérait un sport périlleux et Luc Hardy qui venait de butter sur une grosse pierre, glissait à présent sur une écorce d'orange, cela si malencontreusement, qu'en dépit de tous ses efforts, il tomba de tout son long, roulant dans les jambes de Raymond Larcher qui le suivait à quelques pas.

Le brave Raymond étouffa un juron qui fit écho à celui que proférait son chef et, fraternellement, il culbuta à ses côtés.

Un éclat de rire retentissant à courte distance apprit aux policiers que leur adversaire avait été témoin de leur mésaventure et qu'il s'en amusait.

Ceci porta à son comble la mauvaise humeur des Français.

— Animal, ne peux-tu faire attention! grogna Luc Hardy en se redressant, tu as failli m'envoyer un coup de talon en pleine figure!...

— Excusez-moi, chef, je ne l'ai pas fait exprès, bredouilla le lieutenant quelque peu déconfit en se relevant à son tour, mais je n'ai pu vous éviter...

— Naturellement!... Quand tu ne commettras point de maladresse, il fera plus clair que cette nuit.

Le reproche était injustifié, Luc Hardy ne le savait que trop, mais il était furieux et n'était pas fâché de passer sa colère sur quelqu'un.

Larcher le devina et, courbant le dos, il garda le silence.

Déjà, la poursuite reprenait, plus acharnée que jamais et en courant, les policiers essuyaient après leurs vêtements, leurs mains souillées de fange, tout en redoublant d'attention.

Ce léger incident avait permis à leur ennemi d'augmenter encore son avance et ce fut miracle s'ils ne perdirent point la piste, d'autant que l'homme ayant des chaussures à semelles de caoutchouc, fuyait sans faire le moindre bruit.

Fort heureusement, alors que les Français arrivaient dans un carrefour où une demi-douzaine de ruelles se croisaient et qu'ils se demandaient laquelle de ces voies le rôdeur avait prise, Luc Hardy entrevit une silhouette masculine à l'extrémité d'un étroit passage se terminant par une voûte, comme il y en a tant dans le vieux Naples.

Au-dessus de celle-ci une sorte de niche grillagée avait été aménagée pour la statuette de quelque Madone; un luminaire brûlait devant celle-ci, projetant sur la chaussée une lueur trouble mais suffisante.

Grâce à elle, le grand détective aperçut celui qu'il cherchait.

L'homme était de haute taille et s'enveloppait d'une gabardine qui dissimulait ses formes; un feutre rabattu masquait son visage.

Mais Luc Hardy possédait le don remarquable de se souvenir de tout ce qu'il avait vu une fois; la silhouette du personnage était à présent photographiée en sa mémoire et il l'eût reconnue entre cent.

— Voilà notre bonhomme, fit-il avec autorité en le montrant à Raymond Larcher.

— Vous êtes sûr? murmura le lieutenant perplexe.

Pour toute réponse, le grand détective bondit en avant et force fut bien à son second de le suivre, bon gré, mal gré.

Déjà l'individu avait disparu, semblant s'abîmer dans les profondeurs obscures de la voûte.

En quelques élans, les Français parvinrent à cette dernière qu'ils franchirent à leur tour et, la minute suivante, ils débouchaient au sommet d'une rue fortement déclive qui les amena, à leur grande surprise, sur l'un des quais longeant l'avant-port.

L'endroit était parfaitement solitaire et tout d'abord, les policiers pensèrent qu'ils s'étaient lancés sur une fausse piste.

Personne n'était en vue, cela aussi loin que les regards pouvaient porter, toutes les maisons étaient closes.

— Voilà bien ce que j'attendais!... nous n'avons plus qu'à revenir en arrière ou à abandonner la chasse! grommela Raymond Larcher, prompt au découragement.

Se disant, le lieutenant exécutait un demi-tour et risquait un pas vers la rue par laquelle on était venu. D'un geste, Luc Hardy l'immobilisa.

— Tiens-toi tranquille et suis-moi, ordonnait-il en même temps d'une voix étouffée autant qu'impérieuse.

Ses doigts minces serraient le bras de Raymond en une étreinte nerveuse et cela si fortement que l'excellent garçon faillit crier.

— Attention, chef vous allez finir par me faire

des bleus... je ne suis pas un malfaiteur, que diable, pour me tenir de pareille manière!...

Dans l'ombre, Luc Hardy eût un sourire et, lâchant prise, il fit signe à son compagnon de le suivre sans mot dire.

Rapidement, les deux hommes traversèrent la chaussée l'un derrière l'autre, gagnant le bord du quai où des marchandises diverses, caisses, sacs et ballots, s'amoncelaient en un pittoresque désordre.

Luc Hardy et Raymond entreprirent de se diriger vers le môle tout en se dissimulant derrière ces abris improvisés; de temps à autre, le premier s'arrêtait pour jeter un coup d'œil dans le bassin dont l'eau clapotait doucement en contre-bas.

Là, de nombreuses barques de toutes formes et de tous modèles étaient amarrées, se balançant mollement au rythme berceur du flot et Larcher comprit la pensée de son chef.

Il se pouvait fort bien que l'homme que tous deux traquaient eût cherché refuge au fond d'un de ces esquifs.

— C'est peu probable mais possible tout de même, grogna le lieutenant.

A ce moment, les policiers contournant un énorme tas de briquettes de charbon, apparaissaient en pleine clarté, à quelques mètres d'un escalier de pierre permettant de gagner le niveau de l'eau.

Presqu'aussitôt, Luc Hardy laissa échapper une exclamation à laquelle Larcher répondit sur le même ton.

— Nous sommes joués, disait le premier.

— Le coquin nous file sous le nez! ripostait le second.

En effet, un long canot aux formes effilées se détachait des autres, glissant sans effort apparent vers la passe, débouchant sur la pleine mer.

On ne voyait personne à bord; sans doute l'individu qui y avait pris place se tenait-il bloqué au fond.

— Rejoignons-le, coûte que coûte! cria Luc Hardy.

Prestement, le grand détective dégringola les marches humides de l'escalier dont nous avons parlé; il avait tiré et ouvert son couteau de poche.

Alors, avisant un canot qui se balançait à l'extrémité d'une corde fixée à un anneau de fer rouillé, scellé dans le mur de soutènement du quai, il sauta dedans.

Comme Raymond Larcher le rejoignait, le policier tranchait l'amarre.

Les Français jouaient de bonheur; une paire d'avirons se trouvait au fond de l'embarcation.

En un clin d'œil, les policiers s'en saisirent et, faisant force de rames, ils poussèrent leur esquif dans le sillage du bateau fugitif qui continuait à s'éloigner.

CHAPITRE VII

LE NAUFRAGE

— Cette fois, nous le tenons! triompha Raymond Larcher.

L'excellent garçon achevait à peine que des explosions de moteur retentirent à courte distance, couvrant sa voix et éveillant les échos de l'avant-port.

Le canot du fugitif était pourvu d'un de ces engins que l'on venait de mettre en action; tout de suite, il augmenta son avance.

— Rien à faire, gronda Luc Hardy avec rage, nous ne le rattraperons jamais.

De fait, nos rameurs ne pouvaient espérer lutter de vitesse avec une embarcation munie d'un moteur si faible que fût celui-ci; déjà, Raymond Larcher se redressait, prêt à abandonner la partie.

— Suivons le coquin de loin et tâchons de voir où il aborde, conseilla Luc Hardy.

— Si vous voulez, patron, répondit Raymond sans conviction.

De nouveau, les deux hommes se mirent à nager, ils procédaient régulièrement, en véritables sportsmen qui mesurent leur effort et ne s'énervent point.

Là-bas, le canot automobile continuait à fuir, arrivant à la hauteur des jetées.

— Je me demande où il va, songeait Luc Hardy, les mains crispées sur son aviron, sans doute se propose-t-il de gagner quelque station de pêcheurs dans la banlieue napolitaine.

A ce moment, le fuyard disparut définitivement, doublant le musoir du môle de gauche et Raymond Larcher fit entendre un sifflement.

— Nous sommes bons! ajouta-t-il.

Son compagnon ne lui répondit pas, se contentant de souquer avec vigueur, exemple que Larcher se hâta d'imiter et quelques minutes s'écoulèrent dans un profond silence, que rien ne venait troubler.

Les explosions du moteur ne se faisaient plus entendre et Raymond pensa qu'elles étaient interceptées par la jetée.

Il allait faire part de cette observation à son chef, lorsque celui-ci le devançant, prit la parole, articulant dans un souffle :

— Méfiance!... le drôle est arrêté, dans quelque coin d'où il nous guette...

— Vous croyez?...

Comme Larcher formulait cette question, l'embarcation des policiers doublait à son tour le musoir et de grosses lames, arrivant du large, l'assaillirent par le travers, lui imprimant un assez violent mouvement de tangage.

Quelque peu surpris, Raymond Larcher se redressa, promenant à l'entour un regard surpris.

La voix de Luc Hardy en retentissant à cet instant, le fit sursauter.

— Attention... le voici à gauche... il fonce sur nous, criait le grand détective.

Des explosions de moteur éclataient, là tout près... Larcher ayant tourné la tête d'où elles provenaient, comprit ce qui se passait et quel nouveau danger le menaçait ainsi que son chef.

Le canot automobile du bandit était là, arrête derrière la jetée et attendant l'arrivée des poursuivants.

Lorsque ceux-ci avaient surgi, le misérable auquel ils donnaient la chasse avait remis en marche et maintenant, il piquait droit sur eux dans l'évidente intention de les couler bas.

L'abordage était inévitable, le lourd bachot à rames n'ayant point la rapidité de manœuvre de son adversaire.

D'un même mouvement, plus instinctif que raisonné, les policiers se dressèrent, abandonnant leur banc, et brandissant leurs avirons en un geste machinal de défense.

En une brève vision de cauchemar, ils entrevirent le canot automobile qui glissait à la surface des flots avec la rapidité d'une flèche; un homme coiffé d'un feutre aux bords rabattus et dont la tête dépassait à peine le bastingage, se tenait assis au gouvernail, puis ce fut la collision.

L'avant aigu et tranchant de la vedette que constituaient des tôles d'acier, heurta le canot de bois, avec une force extraordinaire.

Le bordage fut défoncé et l'infortuné bateau, rejeté de côté, chavira presque, tanga terriblement, embarquant des torrents d'eau.

Le sinistre naufrageur, faisant preuve d'une merveilleuse maîtrise, se rejetait déjà en arrière et en un dernier regard, Luc Hardy l'aperçut qui s'enfuyait bien loin, emporté à toute vitesse par son esquif.

Mais une vague monstrueuse arrivait, achevant de submerger le bachot et celui-ci coula à pic, au milieu d'un tourbillon d'écume, entraînant ses infortunés passagers dans les profondeurs de la mer,

Tous ces événements s'étaient déroulés en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Donnant un vigoureux coup de pied, Luc Hardy rétablit son équilibre et la seconde suivante, il réapparaissait à la surface.

Sa première pensée fut pour Raymond Larcher, pour son brave et dévoué collaborateur!...

Certes, il le savait bon nageur et très capable de se tirer d'un mauvais pas; néanmoins, il gardait quelque inquiétude à son endroit.

Raymond pouvait avoir été blessé lors de l'abordage et en ce cas, ses moyens se trouveraient singulièrement diminués.

Presqu'aussitôt, le grand détective se rassura...

Crachant, soufflant, à la manière d'un marsouin, Larcher émergeait à son tour et sa bonne tête troua l'onde amère à quelques brasses de son chef.

— Eh bien, garçon, comment cela va-t-il? s'enquit ce dernier sur un ton plein de sollicitude.

— Pas trop mal, patron, pas trop mal... vous savez, j'aime les bains froids... seulement je me serais bien passé de celui-là.

— Et moi donc!...

— Je comprends!...

— Aussi, le coquin qui nous a envoyés par le fond ne nous a-t-il pas demandé notre avis. Le voilà qui décampe.

Ce disant, Luc Hardy tournait la tête vers la gauche; le canot automobile poursuivant sa course folle, n'était plus qu'un point à peine perceptible à l'horizon nocturne et le fracas de son moteur n'arrivait plus au nageur que d'une façon très atténuée.

— N'importe, nous le retrouverons! grommela le grand détective, les dents serrées.

— A propos, chef, intervint Raymond Larcher qui s'était rapproché, je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir quel est ce particulier-là?

— Ne l'as-tu donc pas encore deviné?...

— Ma foi non, avoua le lieutenant sur un ton

quelque peu déconfit, et, voyez-vous, la chose ne laisse pas que de me chiffonner.

Luc Hardy partit d'un joyeux éclat de rire, ce qui lui valut un regard quelque peu stupéfait de la part de son compagnon, lequel jugeait évidemment intempestif un tel accès de gaieté en un pareil lieu et en semblables circonstances.

— Dites-donc, chef, quand vous aurez fini de vous payer ma tête! protesta-t-il, mi-sérieux, mi-fâché.

— Eh bien, je m'arrêterai!... pour en revenir à ta question, mon cher, repartit Luc Hardy, au bout d'une seconde et sur un ton plus posé, sache donc que ce mystérieux rôdeur, qui n'hésite pas à l'occasion à employer des moyens aussi définitifs envers les gens qui s'intéressent à lui, n'est autre que l'assassin de Tibaldi, le bourreau de Tozzini et l'un des meurtriers de Marno!

— Non! murmura Raymond Larcher complètement abasourdi.

— Que tu le veuilles ou non, c'est ainsi, affirma le grand policier.

— Quel dommage, alors, qu'il nous ait échappé, soupira le lieutenant, définitivement convaincu, j'aurais eu plaisir à lui mettre la main au collet.

— Patience, ce n'est que partie remise, avant peu, nous le retrouverons et prendrons notre revanche.

Le ton dont ces paroles furent prononcées convainquit Raymond Larcher que ce n'était pas là une promesse en l'air; au reste, il connaissait trop son chef, pour ne pas comprendre que celui-ci parlait sérieusement et qu'il n'était pas homme à rester sur un échec.

Mais au loin, du côté de l'avant-port, de nouvelles explosions de moteur retentissaient, annonçant l'approche d'une vedette automobile.

La première pensée de Raymond Larcher fut que c'était leur farouche adversaire qui revenait s'assurer que tous deux avaient bien péri dans la catastrophe; au besoin, il les achèverait.

— Dites donc, patron, entendez-vous? s'exclama-t-il, non sans quelque inquiétude.

— Parbleu!... il faudrait que je sois devenu subitement sourd pour ne point percevoir un pareil fracas. Mais rassure-toi, mon brave, nous n'avons rien à craindre de ces nouveaux navigateurs.

« Bien au contraire, ils viennent à notre secours.

— Si vous en êtes sûr, tant mieux.

— Evidemment.

De fait, quelques minutes ne s'étaient point écoulées qu'un canot automobile apparaissait, sur la droite, à la hauteur des nageurs.

Un homme qui se tenait debout à l'avant avait dû les apercevoir, car, mettant ses mains en porte-voix autour de ses lèvres, il les héla vigoureusement en italien.

— Que faites-vous là?... Attendez, nous allons vous repêcher!...

— Nous y comptons bien, riposta flegmativement Luc Hardy en la même langue. Allons, arrive, mon brave Raymond, il ne serait pas aimable de faire attendre ces messieurs.

Le lieutenant n'avait pas besoin de cet encouragement pour mettre le cap sur la vedette; déjà, il nageait dans sa direction et peu après, les deux Français étaient hissés à bord.

Alors, ils se trouvèrent en présence de plusieurs hommes, portant l'uniforme des douaniers italiens et l'un d'eux, qui portait un double galon d'or sur ses manches entreprit de les interroger.

— Ah çà, que vous est-il arrivé, seriez-vous des contrebandiers?... Du haut de la jetée, mes hommes et moi avons assisté à votre naufrage...

— En ce cas, vous n'ignorez pas que nous ne sommes point tombés à l'eau volontairement, coupa Luc Hardy, qui, peu désireux de poursuivre l'entretien sur ce ton, ajouta :

— Police... Nous sommes comme vous, en service commandé... Conduisez-nous à terre et vivement.

Instantanément, l'attitude du douanier changea; Luc Hardy s'assura d'un dernier coup d'œil que l'ennemi avait définitivement disparu, après quoi, il donna le signal de rentrer au port en concluant :

— J'ai hâte de changer de vêtements... Décidément, se baigner tout habillé ne me convient point...

CHAPITRE VIII

DANS LE CABINET DU MINISTRE

Le lendemain de ces tragiques événements, le ministre de l'Intérieur, M. Matza, se tenait dans son cabinet de travail. En face de lui, le détective Luc Hardy remettait soigneusement dans sa poche la perruque et la barbe grisonnante qui lui avaient permis d'arriver jusqu'à son hôte.

— Vraiment, disait M. Matza, je ne puis croire à tout ce que vous m'apprenez.

— Aucun doute possible, les preuves s'accumulent, accablantes.

— Qui jamais aurait pu penser pareilles choses!... Et vous dites que le misérable viendra lui-même se mettre entre nos mains?

— Sur ce point, soyez sans inquiétude, tout se passera comme j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer.

— J'ai hâte d'en avoir fini.

— Prenez patience. Ce dénouement ne saurait se faire attendre. Comme je traversais votre antichambre, j'ai aperçu notre homme qui entrait dans son bureau.

A ce moment on frappait discrètement à la porte.

— Monsieur le ministre, dit le garçon de bureau

en entrant, M. Albrina, de retour avant l'expiration de son congé, demande à vous parler pour affaire très urgente.

— C'est bien, qu'il vienne!...

Le garçon sorti, M. Matza se retourna, cherchant des yeux Luc Hardy.

Celui-ci avait disparu.

— Ne me cherchez pas, je suis là, dit le détective à voix basse, en surgissant de derrière un paravent, j'apparaîtrai au bon moment.

Un léger bruit se faisant entendre derrière la porte, le policier disparut de nouveau. Au même instant, M. Albrina entra.

— Je suis surpris de vous voir, mon cher Albrina, dit M. Matza, car vous aviez encore deux jours de congé...

— En effet, monsieur le ministre, dit l'autre en saluant, mais ayant terminé mes affaires plus tôt que je ne le pensais, je me suis hâté de regagner mon poste auprès de vous, pensant que ma présence pourrait vous être de quelque utilité, au milieu des événements graves que nous traversons en ce moment.

— Vous étiez allé à Turin, si je ne me trompe? interrogea son interlocuteur.

— Non.

— Le bruit en a couru, pourtant, au ministère.

— Voyons, monsieur le ministre, si j'avais dû me rendre à Turin, je n'aurais pas sollicité de votre bienveillance un congé de quatre jours, car ce temps eût été matériellement insuffisant.

— C'est vrai. Où donc avais-je l'esprit?

— Non, je me suis simplement rendu à Naples où j'avais quelque affaires à régler.

— Vous m'avez fait prévenir que vous désiriez m'entretenir de choses graves?

M. Albrina toussota légèrement.

— Voici, monsieur le Ministre. Ce matin, en entrant dans mon bureau, je ne remarquai rien d'anormal, mais en fouillant dans un tiroir où je croyais

trouver une pièce dont j'avais besoin, je m'aperçus avec stupeur...

— Aurait-on de nouveau volé chez vous?

— Mieux que cela, monsieur le Ministre, mieux que cela : jugez de ma surprise : dans le tiroir en question, il y avait les neuf pièces composant le dossier 84...

Et M. Albrina tendit au ministre une large enveloppe, dont l'un des angles était arraché...

M. Matza constata que le dossier était parfaitement au complet.

— Voilà qui est bizarre, mais heureux, convenez-en, monsieur Albrina.

L'autre s'inclina.

— Cela tient presque de la magie. Il faut avouer que nous avons eu affaire à de bien singuliers voleurs...

— Mais... j'y songe, s'écria tout à coup M. Matza, il y avait une prime de dix mille lires, promise à quiconque ferait retrouver le dossier. Dans l'occurrence, il me semble que c'est vous qui avez gagné cette jolie somme, monsieur Albrina.

— Je suis heureux que monsieur le Ministre aborde lui-même cette délicate question de la prime. En effet, je crois l'avoir gagnée.

— Pardon, dit une voix derrière le chef de cabinet, il y a une demi-heure que j'ai prévenu monsieur le Ministre que vous lui rapporteriez le fameux dossier 84...

Albrina, s'étant retourné brusquement, laissa échapper un cri de rage.

— Luc Hardy! hurla-t-il en reconnaissant le grand détective.

— Moi-même, cher Monsieur. Je crois avoir plus de droits que vous à la prime de dix mille lires.

— Tu mourras avant! s'écria le bandit au paroxysme de la fureur.

Et, sortant un revolver, il le braqua sur le policier.

Mais d'un coup sec sur le poignet, Luc Hardy fit rouler l'arme à terre.

Puis, d'un coup de pied savamment appliqué sur la rotule du genou droit de son adversaire, il envoya celui-ci s'affaler au fond du cabinet ministériel, avant qu'il fût revenu de sa surprise.

La porte s'était ouverte... Raymond Larcher et Férier, les deux sous-ordres de Luc Hardy, entrèrent et, s'étant jetés sur Albrina, le mirent en un tour de main hors d'état d'opposer une résistance quelconque.

— Voici l'angle qui manque à cette enveloppe, fit flegmatiquement le grand détective en tirant de son portefeuille un fragment de papier froissé. Je l'ai trouvé dans la main du banquier Tibaldi, votre complice et dernière victime.

M. Matza prit le papier et le reconnut immédiatement, de fait il s'emboîtait exactement dans les déchirures de l'enveloppe.

— Maintenant, garçons, ordonna Luc Hardy à ses lieutenants, descendez-moi cette jolie canaille dans l'auto et conduisez-le illico à la prison.

Immédiatement, le captif fut entraîné au dehors par les deux policiers.

— La prime que venait réclamer ce bandit vous appartient, mon cher détective, dit alors M. Matza. Voici donc un bon de dix mille lires sur le trésor. Encore une fois, merci, car, sans vous, nous n'eussions jamais connu la vérité, ajouta-t-il en serrant vigoureusement la main de Luc Hardy.

.....

Trois mois plus tard, les débats de ce grand procès s'ouvrirent.

La besogne du juge d'instruction avait été ardue; jamais il ne serait parvenu à débrouiller l'éche-

veau compliqué de ce drame sans le secours de Luc Hardy.

On se rappelle ces débats sensationnels qui passionnèrent le monde entier...

Sur le banc des accusés, trois hommes avaient pris place :

Albrina le chef du bureau du ministère de l'Intérieur; Leonardo Bozzi, l'homme à la casquette grise, puis Vardi, le chauffeur du banquier.

Ils étaient accusés de sept vols avec effraction, commis tant au ministère de l'Intérieur qu'aux différents sièges de la banque Tozzini, Marno et Tibaldi, qu'au domicile du pseudo Venoso.

En outre, ils avaient à répondre de trois meurtres accomplis sur la personne de Marno, de Tozzini et de son chauffeur, de plus Albrina était inculpé de l'assassinat de Tibaldi et d'une tentative de chantage envers M. Giuseppe Toldi, le roi du riz.

De nombreuses audiences furent nécessaires pour convaincre Albrina de sa culpabilité. Avec acharnement, il se défendait pied à pied.

Quant à Leonardo Bozzi et à Vardi, brutes inconscientes, ils attendaient, résignés.

On sut comment Albrina avait eu l'idée de voler le dossier 84 dont il avait la garde; il avait proposé le coup à Tibaldi, un de ses camarades d'enfance.

Les deux associés de ce dernier, Tozzini et Marno, fripouilles prêtes à tout, y avaient participé.

Les trois banquiers s'étaient partagé par parts égales les neuf pièces du dossier qu'ils comptaient revendre fort cher au roi du riz.

Quant à Albrina, il s'était fait remettre vingt mille lires, puis, mis en goût, lui et Tibaldi avaient résolu de reprendre les documents détenus par Tozzini et Marno et de faire ainsi l'affaire à eux deux.

Il s'en était suivi les divers cambriolages de la banque, demeurés sans résultats.

Sur ces entrefaites, Luc Hardy avait été chargé par le ministère de l'Intérieur de retrouver le fa-

meux dossier 84, ce dont Albrina prévint aussitôt son complice Tibaldi.

D'autre part, Tozzini et Marno, inquiets des cambriolages successifs opérés chez eux, mandaient à Naples le grand détective.

C'est dans ces graves circonstantes qu'Albrina et Tibaldi résolurent d'assassiner Marno. Ils espéraient que ce meurtre passerait pour un suicide. On a vu comment Luc Hardy avait déjoué leurs calculs.

Chez Marno, les bandits trouvèrent les trois documents que détenait ce dernier.

Le soir même, ayant attiré Tozzini dans un piège et s'en étant emparés par le meurtre de son chauffeur, ils lui arrachaient, par la torture, l'adresse du lieu où il cachait sa part de butin.

Une fois en possession de cette part, Albrina, d'un coup de poignard, supprima Tibaldi. Ayant arraché de la main de sa victime le dossier 84, que le banquier feuilletait, le fonctionnaire assassin revint à Rome.

Il sentait que Luc Hardy était sur sa trace. Dans ces conditions, il lui sembla que le meilleur parti à prendre était de remettre en place le trop fameux dossier et de toucher ainsi la prime de dix mille lires promise à qui le ferait retrouver.

Albrina eut beau protester de son innocence, les faits l'accablaient et la déposition de M. Matza l'acheva.

Quant à Luc Hardy, durant les trois jours où il déposa devant les juges, l'affluence du public fut telle qu'on dut organiser un service d'ordre important.

Chacun voulait voir le grand détective.

Après vingt-sept audiences, les débats furent clos. Au président qui lui demandait s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense, Leonardo Bozzi répondit :

— Je demande la mort d'Albrina et je vous préviens, messieurs les Jurés, que, si vous lui faites

grâce, je saurai bien venger la mort du banquier Tibaldi.

Cette farouche déclaration impressionna profondément l'auditoire.

Au bout de deux heures de délibérations, le jury revint et son chef lut le verdict. Alors, le président prononça le jugement :

Albrina, reconnu coupable, sans circonstances atténuantes, était condamné à mort, ainsi que Leonardo Bozzi, l'homme à la casquette grise.

Quant à Vardi, complice de second plan, il n'eut que vingt ans de travaux forcés.

Tandis qu'on emmenait les accusés, Albrina, que deux gardes maintenaient, se débattait, farouche.

— Vous aurez ma tête, soit, hurlait-il, mais je vous méprise tous, vous qui ne craignez point de condamner un innocent.

— Va donc et tais-toi, coupa Leonardo Bozzi qui le suivait de près, l'heure des protestations est passée, celle du châtiment commence et, crois-moi, le diable n'y perdra rien.

L'ancien chef de bureau du ministère de l'intérieur étouffa une malédiction, tout en jetant à son ennemi un regard flambant de haine.

Ah! si les yeux avaient le pouvoir de tuer, l'homme à la casquette grise fût instantanément tombé foudroyé.

Mais les prunelles d'Albrina eurent beau darder sur lui leur plus fulgurant regard, Bozzi demeura debout et précédé de Vardi défaillant que des carabiniers soutenaient sous les bras, les trois bandits disparurent, regagnant leur cellule, dans la prison voisine.

Le mois suivant, les deux premiers furent exécutés, le roi ayant refusé de leur faire grâce.

Ils firent preuve jusqu'au bout d'un même courage, d'une même énergie. Debout sur l'échafaud, ils s'injuriaient encore et la dernière parole pro-

férée par Leonardo Bozzi fut un cri de haine à l'adresse de l'ancien chef de bureau.

.....

Ce même jour, dans le couvent des Franciscaines, de Naples, une prise de voile avait lieu à laquelle assistait une foule nombreuse et recueillie.

Annunziata Riboni, l'ex-cantatrice du grand Opéra de Venise, l'amie de Fernand Marno, le prétendu suicidé, devait prononcer ses vœux et entrer en religion sous le nom de Sœur Marie des Douleurs.

Pour toujours, elle renonçait à ce monde, où elle avait tout à la fois connu tant de succès et tant de misères, tant de triomphes, tant de déceptions...

Le soir même, Luc Hardy, qui se trouvait encore à Naples, recevait d'un commissionnaire un petit paquet soigneusement ficelé.

L'ayant ouvert, le grand détective français y trouva une mèche de cheveux, de ce beau blond ardent semblable à de l'or bruni si cher aux femmes de Venise.

Un billet ainsi libellé était joint à l'envoi :

« Avant de disparaître dans le couvent qui, je l'espère, sera pour moi l'antichambre du ciel, j'ai tenu à vous adresser tous mes remerciements pour l'admirable besogne de justice que vous avez entreprise ici-bas. Je ne possède plus rien, une religieuse franciscaine devant faire vœu de pauvreté, et je n'aurais pas le moindre souvenir à vous adresser si on ne m'avait coupé les cheveux.

« J'ai ramassé une boucle de ces cheveux que jadis on disait fort beaux et je vous l'envoie, monsieur Luc Hardy.

« Songez quelquefois qu'il existe au fond d'un couvent napolitain une femme qui vous bénit pour avoir vengé celui qu'elle aimait. Quant à moi, je

prierai pour vous, matin et soir, afin que Dieu vous protège et vous assiste.

« Adieu, et ne m'oubliez point.

« ANNUNZIATA RIBONI. »

— Pauvre femme, espérons qu'en ce lieu elle recouvrera au moins la paix de l'âme, murmura pensivement le détective en hochant la tête.

Et, attirant à lui un coffret de fer contenant ses papiers les plus importants, il y glissa la boucle d'or qu'auparavant il avait réintégrée, ainsi que le billet, dans son enveloppe.

FIN

Pour paraître Jeudi prochain :

L'affaire de l'obélisque

ROMAN POLICIER

par PIERRE BLÉNOD

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 27-12-33

Histoire d'un âne

Vous leur ferez connaître :

LA VIE MOUVEMENTÉE DE PISTACHE

Poilobek et Margoton

Amusez vos tout petits à l'aide de ces albums illustrés en couleurs par

G. RIPART

Histoire d'un Canard

Histoire d'un singe

ils riront des

AVENTURES DE BOUZILLOU

et des

FARCES & BABILLAGES DE BEC D'OR

Chaque Album

3 fr. 50

EN VENTE PARTOUT

Histoire d'un perroquet

ÉDITIONS J. FERENCZI ET FILS,
9, Rue Antoine-Chantin - PARIS

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 1933 (Made in France)